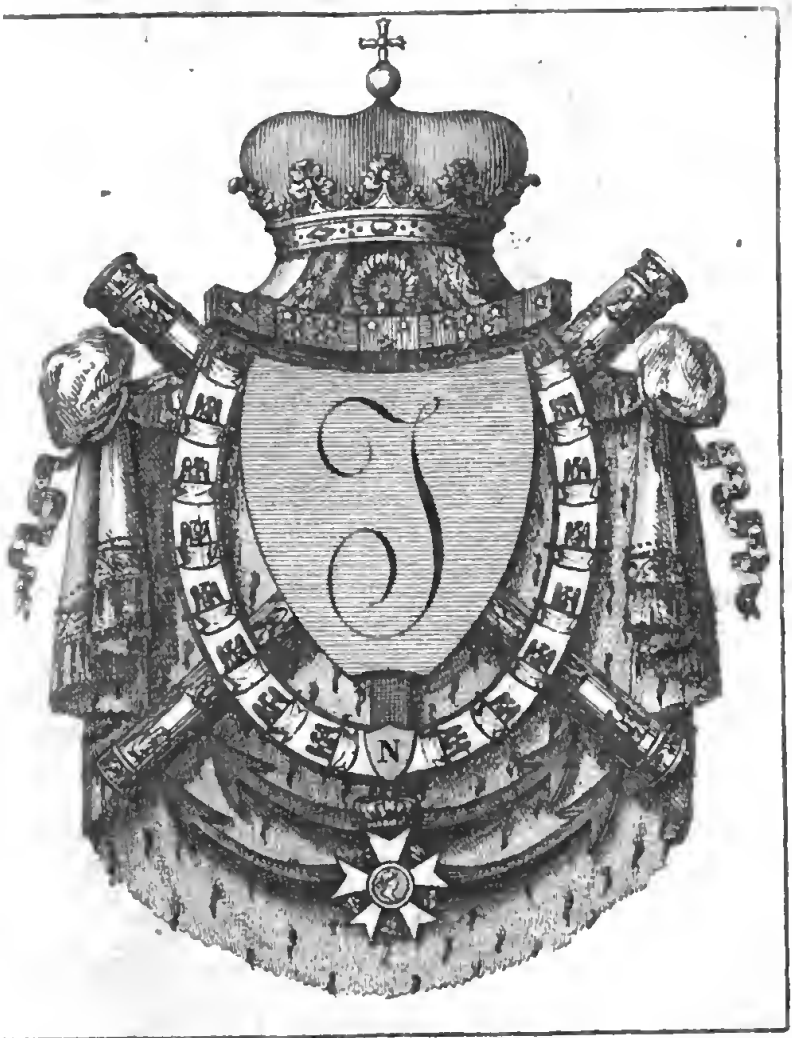
N

Polar VII 12

SOPHIE
DE LISTENAI.
T. IV.

5682 2 3

SOPHIE

DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE EMIGRÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE;

Publiés par L. BILDERBECK le jeune.

Castos sequitur
Mala paupertas.
SÉNÈQUE, *Hyppolite.*

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

M. DCCC. VII.

Biblioteca Nazionale PALATINA Napoli

SOPHIE DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE ÉMIGRÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE.

LETTRE PREMIÈRE.

SOPHIE *à* EMILIE.

Des bains de Bertrich (1).

CHÈRE Émilie, je viens d'être témoin d'événemens bien cruels. Ce n'étoit donc pas assez de mes peines,

(1) Bertrich est un petit village situé au pied d'un volcan éteint, entre Trèves et Coblentz. Les promenades en sont char-

il falloit que mon cœur fût encore déchiré par celles de mes amis!

La date de cette lettre t'apprendra que j'ai quitté Coblentz, et tu approuveras sans doute cette résolution. Ne te forme cependant pas une trop haute idée du courage et de la prudence de ton amie; elle seroit encore à Coblentz, sans le malheur affreux arrivé à Juliette. Enfin, quelle que soit la cause de mon départ, je m'aperçois que l'accomplissement d'un devoir, même pénible, peut être en même temps un plaisir.

Tu as connu Tésigny; tu sais que ce jeune homme trouva des ennemis puissans dans la famille du chevalier

---

mantes, et ses eaux minérales chaudes sont renommées pour leurs propriétés. On y trouve toutes les commodités et tous les agrémens que présentent les grandes villes.

de Saint-Luz et dans le Chevalier lui-même, que la préférence du président Dorival avoit rempli d'animosité. Tésigny s'est rendu à Coblentz uniquement pour plaire au père de Juliette, et pour ne pas rester éloigné de celle-ci. Il a constamment et hautement blâmé l'émigration de ceux que des dangers réels ne forçoient pas à se mettre en sûreté ; depuis son arrivée il n'a ni changé de ton, ni paru chez les Princes. La famille de Saint-Luz saisit avidement cette circonstance pour le noircir ; on envenima ses discours, et l'on parvint à le faire regarder comme un agent des patriotes. Il fut délibéré plusieurs fois si on l'arrêteroit ; j'en eus connoissance, et j'en avertis Juliette.

La veille du fatal événement, Tésigny parut fort agité, et donna à Bertrand, son domestique, l'ordre

de tout préparer pour partir. Le lendemain le bruit courut tout-à-coup qu'il s'étoit battu avec le chevalier de Saint-Luz, qu'il avoit tué son adversaire, et que lui-même étoit blessé. Ce fut sur cette première nouvelle que Juliette m'écrivit. Mais bientôt on en apprit une plus terrible. On vint dire que Tésigny, saisi de désespoir à la vue de son adversaire expirant, s'étoit précipité dans la Moselle. M. Dorival eut d'abord des doutes; mais Bertrand, qui parut, ne laissa plus aucune incertitude.

« Mon maître devoit être arrêté cette nuit, nous dit-il. *Plutôt mourir*, s'est-il écrié, *mais je me vengerai auparavant*. Je déchargeai ses pistolets dans la crainte qu'il n'attentât à ses jours.

» A peine le Chevalier fût-il tom-

bé, baigné dans son sang, que mon maître se tourna vers moi et me dit : *Maintenant, Bertrand, c'est à mon tour de mourir. L'échafaud m'attend, et cela seul,* ajouta-t-il en tirant un pistolet, *peut me sauver d'une mort ignominieuse.* Le pistolet manque, et tandis que je m'applaudissois de ma précaution, il s'élance et se jette dans la Moselle ».

Juliette, qui avoit aperçu beaucoup d'agitation dans la maison, entra dans l'appartement où nous étions, entendit la fin du récit de Bertrand, et tomba évanouie dans nos bras.

On la porta dans son appartement, où je la suivis. Son évanouissement fut long; les secours qui lui furent prodigués la firent enfin revenir. En me voyant elle me tendit les bras, mais ne put parler, et inonda mon

sein de ses larmes. Je passai une partie de la nuit auprès de ma malheureuse amie ; vers le matin, elle s'assoupit, et je reposai quelques heures sur un sofa.

Juliette, à son réveil, parut beaucoup mieux ; la source de ses larmes étoit tarie ; une profonde tristesse avoit remplacé les agitations de la veille. Elle se leva, prit mon bras, et, sans prononcer un seul mot, elle me conduisit au jardin. Son père et sa sœur nous suivirent. Le plus profond silence régnoit, personne n'osoit le rompre. Le médecin vint nous joindre, et je vis à son air que la situation de Juliette ne lui paroissoit pas rassurante. Elle sembla d'abord ne rien entendre de ce qu'il lui disoit ; mais lorsqu'il parla de *grand air*, *d'un petit voyage*, « Oui, oui, Monsieur, dit-elle vivement, il faut

quitter Coblentz ». Le docteur répéta à M. Dorival qu'un voyage étoit indispensable. L'idée de profiter de cette occasion pour m'éloigner me vint tout-à-coup ; je proposai d'accompagner Juliette, et de la conduire à Cologne, où je voulois, depuis quelque temps, aller surprendre M. de Listenai. « Quoi ! ma chère Comtesse, me dit Juliette, vous consentez à m'accompagner ? — Certainement, lui répondis-je ; nous irons à Cologne. — A Cologne ? reprit-elle tristement. — A Cologne, ou ailleurs si vous le préférez. — Que vous êtes bonne ! dit-elle en pressant une de mes mains sur son cœur ; vous voulez donc bien m'accompagner à Bertrich ? — Eh bien ! nous irons à Bertrich. »

Quoique ce projet contrariât le mien, je ne me sentis pas la force

de refuser. Juliette parut enchantée de ma réponse; elle me prit la main et m'entraîna vers la maison. Dans un instant les préparatifs furent faits, et à midi nous étions déjà en voiture. Le Président se confondit en remerciemens de ce qu'il appeloit mon extrême bonté, et m'assura qu'il nous rejoindroit dans trois ou quatre jours.

Juliette fut tranquille, trop tranquille même pendant le voyage; de pénibles soupirs soulevoient son sein; elle ne répondoit que par un serrement de main à tout ce que je lui disois de tendre et de consolant. Nous arrivâmes à minuit; je la fis coucher aussitôt, et m'établis dans un cabinet joignant sa chambre.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, j'aperçus Vinette qui, depuis une heure, attendoit mon réveil.

Elle me dit que Juliette avoit été fort agitée toute la nuit, et qu'elle avoit une grande fièvre accompagnée de transport. Je me levai aussitôt. Quel spectacle, Emilie ! ce n'étoit pas la fièvre, ce n'étoit pas un délire ; Juliette, la pauvre Juliette avoit perdu la raison. Je n'entreprendrai pas de peindre les scènes déchirantes que nous offrit cette infortunée. Les bains ont calmé l'agitation de son sang, mais elle est taciturne, insensible à tout ce qui l'environne, et ne reconnoît qui que ce soit. Le son de ma voix paroît la frapper ; elle fixe alors sur moi ses grands yeux noirs, mais bientôt elle les ramène vers la terre, laisse pencher sa tête, et retombe dans son premier état.

J'ai de suite expédié un courier au Président. Pauvre Juliette ! tu ajouteras pauvre Sophie ! Amour !

amour ! que tu causes de maux quand la vertu te condamne ou que l'espoir ne t'accompagne pas ! La paix de l'ame n'existe-t-elle donc qu'au sein de la mort ?

LETTRE II.

SOPHIE *à* EMILIE.

Des bains de Bertrich.

JULIETTE est toujours à-peu-près dans le même état. Hélas ! doit-on desirer qu'il change ? elle a tout perdu, jusqu'à l'espoir. J'envie quelquefois son sort, et je crois que la perte de la vie ou celle de la raison sont les seuls remèdes à l'amour malheureux. Cette réflexion te donne à soupçonner que le repos est bien loin du cœur de ton amie.

Les malheurs de Juliette avoient opéré une diversion salutaire ; uniquement occupée d'elle, je perdois insensiblement de vue tout ce qui

me rappeloit de pénibles souvenirs, lorsqu'un nouvel événement est venu troubler le calme dont je commençois à jouir. Cruel Rosenthal! c'est lui, je n'en doute pas, c'est lui qui s'est fait voir ici.

Quoique la belle saison ne soit pas avancée, une société bien choisie est déjà réunie à Bertrich. Dernièrement on engagea Juliette à se promener; je parvins à l'y décider : elle sortit avec plusieurs personnes, appuyée sur le bras de Vinette. La compagnie se rendit sur une petite éminence boisée qui se trouve au-delà du vallon. On eut pour la pauvre Juliette toutes les attentions imaginables; mais au bout d'un quart d'heure ces prévenances parurent la fatiguer; elle quitta le bras de Vinette et s'avança seule vers la prairie qui entoure la colline. Tout-à-coup

elle jette un cri et tombe sans connoissance. On accourt, on lui prodigue les soins les plus empressés, elle reprend ses sens. « Charles ! Charles ! » furent les premiers mots qu'elle prononça. « Oh ! oui, je l'ai vu..... là..... Courons..... » Puis elle ajouta, en mettant la main sur son front : « Pauvre Juliette ! une illusion t'abuse.... il n'est plus..... tu ne le reverras jamais !.....

On la ramena à la maison. J'espérois que cet événement auroit opéré une secousse salutaire ; mais je la trouvai toujours sombre et taciturne ; ses yeux seulement me parurent moins égarés. Vinette m'assure avoir entrevu un homme derrière la haie qui entoure la prairie ; il disparut en voyant la société venir au secours de Juliette. Hier, à l'entrée de la nuit, un homme enveloppé d'un manteau,

profitant d'un moment où Vinette étoit seule, s'approcha d'elle, la fixa; mais d'autres domestiques étant survenus, il disparut tout-à-coup.

Mais voici ce qui acheva de confirmer mes soupçons sur le compte de Rosenthal. Ce matin notre intéressante hôtesse m'invita à déjeûner: je descendis chez elle. J'y étois depuis une heure, lorsque Vinette, éperdue, vint me dire qu'on avoit vu un homme se glisser dans mon appartement. On rassemble du monde, nous montons : la porte de ma chambre étoit ouverte, mais il n'y avoit personne. Après avoir cherché, et bien raisonné sur cette visite, on me laissa seule. Je me mis à ma table pour écrire; jugé de ma surprise en y trouvant un billet cacheté et sans adresse. Je ne doutai plus que Rosenthal ne fût venu dans ma soli-

tude. Indignée de cette démarche et de son audace, je déchirai le billet et en jetai les morceaux par la fenêtre, non sans avoir long-temps combattu l'envie de rompre le cachet.....

A sept heures du soir.

J'allois terminer cette lettre par la description de Bertrich, de ses vallons romantiques, de son volcan éteint et de ses bains salutaires, lorsqu'on est venu m'avertir que Juliette demandoit à me parler. Agréablement surprise de cette nouveauté, je me suis empressée de me rendre auprès d'elle. La guérison n'est pas entière, mais il s'est opéré un changement avantageux. Elle m'a presque constamment reconnue, et a beaucoup pleuré.

Ses larmes l'ont soulagée; elle est

devenue plus calme, et m'a vivement pressée d'aller avec elle faire une promenade vers la prairie. Je ne voulus pas la contrarier, et nous prîmes le chemin du moulin qui avoisine cet endroit. A peine fûmes-nous auprès du ruisseau, qu'un tremblement subit s'empara de Juliette; elle saisit mon bras et l'horreur se peignit sur ses traits. « Dieu! dit-elle, éloignons-nous.... n'approchons pas de la Moselle..... — Ce n'est pas la Moselle, lui dis-je, c'est le ruisseau qui fait tourner ce moulin. Vois, Juliette, comme il embellit ce vallon; vois les fleurs qu'il fait éclore sur ses rives; entends-tu comme il murmure doucement? » Je la fis asseoir sur l'herbe. La vue du ruisseau, loin de la calmer, comme je l'espérois, fit sur elle une impression toute différente.

« Eloignons-nous, dit-elle avec effroi; voyez comme cette eau tourbillonne; voyez-vous ce gouffre entr'ouvert?.... Fuyons! il va nous engloutir. » Je me hâtai de l'entraîner vers un autre endroit. Je ramenai ses idées sur les objets champêtres qui nous environnoient, et le calme revint peu à peu dans son esprit. Tout en nous promenant, nous approchâmes du lieu où elle avoit cru voir son amant. Juliette reconnut la place; elle s'arrêta et parut réfléchir un instant. Après quelques minutes de silence elle se mit à genoux et me dit : « Sophie! priez avec moi; c'est ici que l'ombre de Charles m'est apparue; ce lieu est devenu sacré pour Juliette ». En ce moment le feuillage fut agité, et une voix fit entendre ces mots : « Dieu! est-il possible!..... »

Juliette jeta un cri, je restai im-

mobile de surprise. Revenue à moi, je vis un homme se glisser entre les haies et gagner le moulin. Sa taille et sa tournure ne me laissèrent pas douter que ce fût Rosenthal. Je ramenai Juliette à la maison, et j'envoyai Vinette prendre des informations au moulin. Son rapport a achevé de me convaincre du séjour de Rosenthal dans les environs. La meunière étoit seule, et n'a rien avoué; mais elle s'est trahie par son air effrayé et par l'embarras de ses réponses.

Juliette repose en ce moment. Elle croit que l'ombre de Thésigny habite le vallon de Bertrich, et elle paroît se plaire à cette idée.

Adieu, ma chère, mon unique amie.

SOPHIE.

LETTRE III.

SOPHIE *à* EMILIE.

Des bains de Bertrich.

JE m'étois trompée, Emilie, l'inconnu n'est pas Rosenthal. Qui est-il? je l'ignore. M. Dorival vient d'arriver; il m'a remis une lettre de Caroline qui m'apprend qu'Edouard a voulu quitter Coblentz dès qu'il eut appris ma fuite; mais qu'il a été arrêté par une fièvre qui l'a saisi tout-à-coup, avec les symptômes les plus alarmans: l'infortuné! La mesure de mes maux est comblée!.... de tous côtés je ne vois que des objets de douleur. Rosenthal mourant!.... Ma

présence le sauveroit peut-être ; un cruel devoir m'ordonne de le laisser périr. Ah ! Juliette est moins à plaindre que moi.. . . . . .

. . . . . .

Je viens de me promener dans la partie la plus retirée du vallon ; je me suis assise au pied d'un rocher, et j'ai relu avec plus d'attention la lettre de Caroline : j'y ai vu que Rosenthal étoit hors de danger. J'ai long-temps réfléchi aux moyens de calmer la douleur de ce malheureux jeune homme : un seul m'a paru se concilier avec mes devoirs, je l'ai saisi avidement. En rentrant j'ai écrit à Rosenthal ; mon cœur a guidé ma plume et s'est montré à lui tout entier..... En lui jurant un amour sans bornes, je lui dis un adieu éternel. Me blâmeras-tu, Emilie ? Non. Ne dois-je pas le sauver du désespoir ?

En prenant la terrible mais nécessaire résolution de me séparer du seul homme de qui le cœur sympathisât avec le mien, ne lui devois-je pas cette foible consolation ?

L'entrevue de Juliette avec son père a été moins pénible que je ne le craignois. L'idée du séjour de l'ombre de son amant dans le vallon est tout ce qui lui reste de sa maladie. Elle cause avec la même liberté d'esprit qu'autrefois, et ce n'est que quand on touche cette corde que sa raison s'égare. Le Président compte sur une prochaine et entière guérison; mais, cédant à la fantaisie de sa fille, il restera encore une semaine à Bertrich, et partira ensuite pour la faire voyager sur la rive droite du Rhin.

M. Dorival m'a appris que mon mari étoit arrivé à Coblentz, et qu'il

se proposoit de venir me prendre pour me conduire à Trèves. Il est décidé que je resterai dans cette ville pendant la campagne qui va s'ouvrir. Tout le monde assure ici que ce ne sera qu'une promenade militaire, et qu'il ne faudra que trois semaines au Roi de Prusse pour arriver à Paris. Malgré tout le plaisir que j'aurois à te retrouver et à me réunir à toi pour ne plus te quitter, l'idée de voir des étrangers donner des lois à mon pays me révolte, et me fait desirer que mon retour ait lieu d'une toute autre manière. Il me tarde bien de quitter l'Allemagne : hélas! son séjour me coûte le repos de ma vie!

Adieu, mon Emilie.

SOPHIE.

LETTRE IV.

SOPHIE *à* ROSENTHAL.

Bertrich.

ET vous aussi, mon ami, vous aggravez mes maux ; vous vous abandonnez à un lâche désespoir ; vous de qui j'attendois l'exemple du courage. Entre mon époux et ma fille j'aurois peut-être conservé plus de fermeté, et je serois restée ; mais seule !.... il n'étoit pour moi de salut que dans la fuite. Rosenthal, pourriez-vous blâmer votre Sophie d'avoir fait son devoir ? Pourriez-vous être affligé de ce qu'elle a voulu toujours être digne de votre estime ? Croyez-

vous que cette résolution n'ait rien coûté à mon cœur ? Ah ! si vous aviez été témoin de ses combats ! et cependant j'ai triomphé : seriez-vous moins courageux ? La vertu exige de nous ce sacrifice ; consommons-le et la vertu nous récompensera.

Cruel ! tu as exposé tes jours en te livrant à un désespoir insensé : ignores-tu donc que mon existence est liée à la tienne, qu'en conservant ta vie, c'est ma vie que tu conserves ? Appelle la raison à ton secours, et chasse ces idées romanesques qui l'empêchent d'arriver jusqu'à toi. Le véritable amour s'allie avec la vertu ; il élève l'ame et la rend capable des plus grands sacrifices. Je t'aime, Edouard, et c'est parce que je t'aime véritablement que j'ai voulu conserver ce qui me rend digne de ton amour. Les héros de roman, en pa-

reil cas, ne connoissent pas de milieu entre le crime et la mort : je connois une autre ressource, c'est la résignation. Attendons tout du temps, mon ami. Un jour, lorsque l'effervescence de notre sang sera calmée, quand l'âge aura tempéré la fougue de nos sens, alors nous nous réunirons; alors nous jouirons délicieusement du présent et des souvenirs du passé ; en nous rappelant nos peines et notre victoire, nous nous applaudirons de notre courage. O mon ami ! que n'est-il arrivé, ce temps ! je le desire comme un malade desire sa guérison, comme un voyageur, au milieu de la tempête, desire le port. Et moi aussi, je souffre. Crois-tu qu'à vingt ans, avec un cœur aimant, une imagination ardente, mes sens soient calmes et mon cœur muet ? Crois-tu que l'impression du fatal baiser

soit détruite ? Oh ! non, il brûle encore sur mes lèvres ; son souvenir, toujours repoussé, revient sans cesse..... Mais qu'ai-je écrit ? Non, je n'effacerai pas ces lignes ; mon front a rougi en les relisant, et Rosenthal apprendra combien mon départ étoit nécessaire. Son approbation soutiendra mon courage, et son exemple affermira mes pas dans la carrière qui me reste à parcourir.

Adieu, mon ami ; je vous en conjure, ayez soin de votre santé. La nouvelle de votre rétablissement pourra seule m'apporter quelque consolation. Adieu, mon ami, adieu jusqu'au jour où la douce amitié aura remplacé l'amour : pourquoi est-il venu troubler le sentiment qui unissoit nos ames ?.... Ah ! nous étions si heureux !....

SOPHIE.

LETTRE V.

SOPHIE *à* ÉMILIE.

Bertrich.

TA Sophie restera seule malheureuse ; Juliette renaît au bonheur, et mes maux, au lieu de diminuer, semblent s'accroître chaque jour. Les chagrins émoussent-ils donc à ce point la sensibilité ? La félicité de mes amis devroit me réjouir !.... elle me réjouit aussi ; mais un retour pénible sur moi-même empoisonne ce plaisir. M. Dorival, sa fille aînée, Juliette et son amant vont retourner en France ; les flambeaux d'un double himen

seront allumés à leur arrivée; ils vont être heureux..... Ils le sont déjà....

Mais j'anticipe sur les événemens, et ma plume suit le torrent de mes idées. Voici comment Juliette a recouvré la raison et le bonheur.

Hier je me levai dès le matin: c'étoit dimanche. Je pris le chemin d'une chapelle située à deux cents pas de la maison, sur une éminence. Pendant que je gravissois le coteau, j'aperçus un jeune paysan qui, se glissant à travers le taillis, sembloit observer mes pas. Je hâtai ma marche vers la chapelle; mais le paysan, coupant au court, me joignit, et jetant un regard inquiet autour de lui: « De grâce, Madame, me dit-il, prenez et lisez ce billet ». Et sans attendre ma réponse il s'éloigna rapidement.

Je m'empressai d'ouvrir ce billet mystérieux, et j'y lus ces mots :

« L'amant de Juliette respire ; il a » lui-même fait courir le bruit de sa » mort ; sa sûreté dépendoit de ce » stratagême ; elle dépend encore » du secret de son séjour ici. C'est » lui qui vous remet ce billet, qu'il » vous prie de communiquer à » M. Dorival. Engagez-le de grâce » à vous accompagner au moulin, » au bas de la chapelle : c'est l'asile » de T***. »

J'achevois de lire le billet de Tésigny, lorsque je rencontrai le Président. Je lui communiquai aussitôt cet écrit, et sa joie fut égale à la mienne. Nous nous rendîmes aussitôt au moulin, où nous trouvâmes ce jeune homme.

Voici son histoire et la cause du bruit qu'il fit répandre de sa mort.

Depuis long-temps ses ennemis cherchoient à le perdre ; ils profitèrent, pour le noircir aux yeux des Princes, de différentes correspondances qu'il entretenoit avec des savans et des gens de lettres de Paris, qui jouoient un rôle actif dans la révolution. Sa conduite, pendant son séjour à Coblentz, donna une nouvelle matière à la calomnie, et on réussit à le faire regarder comme l'espion des Jacobins. Une lettre adressée au naturaliste N***, regardé ici comme le plus grand ennemi de la monarchie, fut interceptée et ouverte : elle ne contenoit rien qui pût compromettre Tésigny ; mais la méchanceté de ses persécuteurs imagina et fit croire que des termes de chimie et de botanique renfermés dans cette missive étoient des mots de convention.

Tésigny eut avis de ces trames; il supplia le Président de lui donner Juliette et de permettre leur retour en France. La veille du fatal événement, il fut averti du danger qui le menaçoit: il étoit question de le jeter dans les cachots de la citadelle. Tésigny, au désespoir, passa chez Juliette, lui fit part de ses craintes et de son projet de se retirer à Bertrich. Il fut convenu qu'elle feroit tous ses efforts pour engager le Président à se rendre à ces bains.

Tésigny rentra le soir fort tard. Un inconnu qui l'attendoit à deux pas de sa porte, l'aborda et lui dit :

« Gardez-vous de rentrer; à minuit on doit vous enlever, et vous enfermer dans un des cachots d'Erenbreistein : une lettre à votre adresse, fabriquée par vos ennemis,

datée et timbrée *Paris*, a été remise aux Princes. Un personnage marquant dans le nouveau gouvernement vous remercie des renseignemens précieux que vous lui avez procurés, et vous engage de continuer à servir la cause des patriotes. Voilà le motif de votre arrestation, dont l'ordre est donné. Le chevalier de St.-Luz est à la tête de cette infernale machination. Hâtez-vous; votre domestique vous attend à l'auberge des Trois-Suisses. »

L'amant de Juliette n'hésita pas à suivre cet avis. Il trouva à l'auberge indiquée son domestique avec la plus grande partie de ses effets.

Vers minuit, il envoya Bertrand à la découverte. Celui-ci revint peu après, et lui dit qu'effectivement un officier avec un piquet de soldats suivis de quelques personnes parmi

lesquelles il avoit distingué le Chevalier, étoient venus à sa demeure pour l'arrêter.

Il fut impossible alors à Tésigny d'avoir le moindre doute sur l'avis de l'inconnu. L'indignation et la colère s'emparèrent de lui; il sentit la nécessité de fuir; mais il résolut de se venger avant.

L'auberge n'étoit pas un asile sûr; il prit son épée, et, suivi de son domestique, il s'enfonça dans une allée de la promenade qui se trouve sur la place de la nouvelle ville. La réflexion, la fraîcheur de la nuit, loin de le calmer, ne firent qu'augmenter sa fureur. Dès que le jour commença à paroître, il se rendit chez le chevalier de St.-Luz.

L'explication fut vive et courte. Ils se rendirent de suite proche la Moselle, et non loin d'un village

nommé Moselweis. Tésigny reçut d'abord une blessure au bras ; mais, après quelques bottes, le Chevalier tomba blessé mortellement. Tésigny, couvert du sang de son ennemi et de celui qui sortoit de sa blessure, s'approcha de la Moselle pour se laver ; le terrein sur lequel il se plaça, miné par l'eau, manqua sous ses pieds ; il tomba dans le fleuve. Son domestique appelle au secours ; celui du Chevalier se retourne froidement, et dit en s'éloignant : « Il a tué mon maître, puisse-t-il se noyer ! »

Le fidèle Bertrand se jeta dans la Moselle et parvint à retirer son maître ; il lui fit rendre l'eau qui le suffoquoit, et au bout d'une demi-heure, Tésigny se trouva soulagé. Son domestique lui parla alors de la dureté du valet de St.-Luz. Cette

circonstance fut un trait de lumière pour le fugitif. « Il me croit noyé, dit-il, eh bien ! que tout Coblentz le croye aussi, et je suis sauvé. Ils aperçurent un batelier et l'engagèrent à les passer de l'autre côté du fleuve. Un bois voisin leur servit d'asile. Bertrand, après avoir fait un lit de feuillage pour son maître épuisé par la fatigue et par le sang qu'il avoit perdu, se rendit dans un village pour y chercher de l'eau-de-vie, des provisions, du papier, une plume et de l'encre. Tésigny reprit des forces et écrivit au Président. Il lui fit un récit succinct de son aventure, et lui communiqua son projet d'aller se cacher à Bertrich en laissant répandu le bruit de sa mort.

Bertrand ne put s'acquitter qu'à demi de sa commission. Des témoins

importuns l'empêchèrent de s'expliquer avec le Président, à qui il remit la lettre en disant qu'elle contenoit les dernières volontés de son maître. Il étoit d'ailleurs pressé de retourner auprès de Tésigny, qu'il savoit foible, souffrant de sa blessure, avec des habits mouillés et ayant besoin de prompts secours.

Le Président, trop douloureusement affecté de cet événement et de l'état affreux dans lequel sa fille venoit de tomber, n'ouvrit pas la lettre, et quelques jours après, considérant cet écrit comme un testament, il l'envoya cacheté tel qu'il étoit à la famille de Tésigny.

Bertrand prit à Coblentz de l'argent et des effets, et retourna dans le bois auprès de son maître. A l'entrée de la nuit ils se mirent en marche pour Bertrich; et le second

jour ils arrivèrent au moulin, où le malheureux jeune homme obtint un asile en achetant la discrétion du meunier. Le fidèle serviteur retourna à Coblentz pour y prendre des informations. Quelle fut la douleur de Tésigny en apprenant le malheur arrivé à Juliette! Vingt fois il chercha, sans pouvoir y parvenir, à me rencontrer seule. Tu devines à présent quel étoit l'inconnu qui effraya Juliette, qui s'introduisit dans mon appartement, et le motif qui le portoit à fuir la présence des personnes étrangères.

Nous convînmes de préparer Juliette à cette grande nouvelle, et fixâmes l'époque de l'entrevue au soir même. Quelle scène touchante, Emilie! des larmes d'attendrissement ont coulé de tous les yeux; nos amans ont profité de l'émotion de

M. Dorival pour en obtenir leur retour en France et l'assurance de leur union. Il fut décidé que Tésigny partiroit de suite pour Basle, où il attendra le Président et sa famille. Demain ils doivent quitter Bertrich, alors je serai seule.....

A dix heures du soir.

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée de M. de Listenai. Ses projets sont changés. La campagne ne s'ouvrira, dit-il, que dans un mois; Coblentz n'est plus tenable à cause de l'armée prussienne; il veut profiter de cette circonstance pour faire un voyage à Berlin. Cette capitale est la résidence d'un général prussien de ses amis, qui le presse depuis six mois de venir dans sa maison. J'aurois bien voulu rester à

Bertrich ; mais M. de Listenai, qui avoit d'abord le projet de partir seul, s'est avisé de trouver que ce voyage est nécessaire à ma santé ; il a ordonné, il faut obéir. Notre aimable hôtesse a bien voulu se charger de Caroline et de ma fille, qui attendront chez elle mon retour.

A présent, Emilie, devine qui accompagnoit mon mari ? Le chevalier de Mercour ? — Non. — Rosenthal ? — C'est toi qui l'a nommé. En le voyant, à travers ma fenêtre, descendre de voiture, j'éprouvai un saisissement qui me força de m'asseoir. J'étois furieuse de sa désobéissance, et je me promettois de lui faire sentir à quel point sa conduite me déplaisoit ; mais bientôt je fus désarmée. « Voilà notre ami, me dit M. de Listenai en me le présentant ; mais ce n'a pas été sans

peine qu'il s'est décidé à m'accompagner. Il alloit partir pour Francfort, et l'envie de m'obliger l'a fait rester. Je lui ai parlé du besoin où j'étois d'envoyer en France quelqu'un d'intelligent et d'honnête; je lui ai confié l'embarras dans lequel je crains de me trouver bientôt, et Rosenthal s'est offert sur-le-champ. On dit que le don le plus précieux que le ciel puisse nous accorder est un véritable ami. Rosenthal nous prouve tous les jours la vérité de cette maxime : nous lui devons les plus douces consolations dans notre exil, et en ce moment le service le plus signalé ». M. de Listenai s'exprimoit, en parlant ainsi, avec une sensibilité dont je ne l'avois jamais cru susceptible, et j'en fus véritablement touchée.

C'est donc Rosenthal qui te re-

mettra cette lettre. Tu le verras, ce malheureux et intéressant jeune homme, et mon amie excusera ma foiblesse.

Nous partons tous demain ; Rosenthal pour Paris, M. de Listenai et moi pour Coblentz. Edouard porte toutes les marques d'une douleur violente et concentrée ; son teint est pâle, ses yeux sont éteints, sa voix est affoiblie; il n'a plus cette aimable gaieté qui donnoit tant d'expression à sa physionomie. Je ne puis le regarder en cet état sans la plus vive émotion; et s'il ne partoit pas, je le craindrois bien plus ainsi que s'il jouissoit de tous les avantages qu'il a perdus.

Tu ne me refuseras pas un logement pour lui. Fais en sorte qu'il donne tous les soins possibles à sa santé ; engage-le à consulter le doc-

teur P***; enfin, renvoie-le-nous bien portant, et guéri de son amour, s'il est possible.

Adieu, Emilie; je continuerai à t'écrire pendant notre voyage: adresse toujours tes lettres à Coblentz.

SOPHIE.

P. S. N'oublie pas de me donner des nouvelles d'Edouard.

LETTRE VI.

SOPHIE *à* ÉMILIE.

Wesel.

ENFIN, Rosenthal est parti; sans doute en ce moment il est auprès de toi. Mais j'avois promis d'éloigner de ma pensée ce dangereux ennemi de mon repos; je ne sais comment son nom s'est offert à ma plume en commençant cette lettre; je ne voulois te parler que de mon voyage.

Nous n'avons fait que coucher à Coblentz, et de grand matin nous nous sommes embarqués sur un yacht qui nous a conduits ici.

Je n'ai vu qu'en passant les bords

rians du Rhin, *Newied* créé par l'esprit de tolérance, *Bonn* et ses délicieux environs, les superbes et majestueuses *Sept-Montagnes*, *Cologne* et son port, *Dusseldorf*, que nos compatriotes appellent le petit Paris. Je ne ferai que t'indiquer ces beaux lieux, qui mériteroient une description plus détaillée. Enfin me voici dans ces climats où la nature marâtre

Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats,

dans la patrie de *Frédéric-l'Unique*: c'est ainsi qu'on l'appelle ici.

Wesel est une ville petite, mais commerçante et propre. Le jour de notre arrivée, un samedi, nous avons trouvé les habitans occupés à laver le devant de leurs maisons, au moyen de petites pompes et de brosses fixées au bout de longues perches.

On dit la citadelle très-forte. Je n'y ai rien trouvé de remarquable, que l'esplanade qui la précède et l'immense cour qu'elle renferme. Nous avons été reçus avec beaucoup de cordialité par le brave commandant *Tschyrsky* et par ses aimables filles (1).

---

(1) Qu'il me soit permis de placer ici l'expression de la reconnoissance due aux vertus hospitalières, et sur-tout à l'humanité de feu le général *Tschyrski* et de ses filles, aussi aimables que sensibles. C'est par leurs soins que nous avons trouvé au fond d'une prison tous les secours, toutes les attentions que nous aurions pu recevoir dans nos foyers. Une épidémie dévorante régnoit à *Wesel* en 1794; et c'est à la bienveillance de cet officier et de ses filles que les prisonniers français furent redevables de n'en pas être les victimes. (*Note de l'Éditeur*, qui occupoit la chambre habitée quelques mois auparavant par le général Lafayette.)

J'ai besoin d'occuper fortement mon esprit pour faire diversion aux tristes pensées qui l'assiégent : je me suis donc décidée à étudier les mœurs et le gouvernement de ce pays. Nous avons rencontré ici un médecin de Berne qui se rend à Berlin, où il a un parent. Il a beaucoup plu à M. de Listenai, qui lui a offert une place de notre voiture. C'est un homme d'environ soixante ans, qui réunit à beaucoup d'esprit infiniment de connoissances. Il me sera d'un grand secours dans mes observations sur ce pays; je les jetterai chaque jour sur le papier, et je te les enverrai ensuite par extraits.

Nous partons demain, et je m'en réjouis; car Wesel, malgré sa propreté, son voisinage du Rhin et son commerce, a l'aspect fort triste. On nous annonce un voyage pénible,

un pays peu agréable, et des chemins affreux.

Adieu, ma chère Emilie; ne montre point cette lettre à Rosenthal, à cause du commencement.

SOPHIE.

LETTRE VII.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Dortmund.

Nous sommes logés ici chez un riche fabricant, qui nous a reçus avec une cordialité que je ne m'attendois pas à trouver dans un pays aussi décrié que celui-ci. C'est notre docteur qui nous a valu ce bon gîte, et nous devons lui en savoir gré, car les auberges sont détestables.

Dortmund est une très-petite ville impériale; son pavé, fait d'énormes quartiers de roches, est tuant, et je ne vois pas de meilleur remède pour les obstructions qu'une petite pro-

menade en voiture dans les rues de cette ville impériale. J'ai remarqué qu'on la fermoit le soir à-peu-près comme on ferme un porte-manteau, avec une chaîne et un cadenat.

J'ai trouvé, dans la cuisine de notre hôte, une espèce de fourneau économique dont j'ai fait faire un modèle pour le porter à Paris. Avec un très-petit feu on peut cuire à la fois cinq ou six plats, de la pâtisserie et un rôti. Ce fourneau offre en outre l'utilité d'un poële, et chauffe la cuisine sans laisser voir ni feu ni cendres.

A Soest.

Nous avons dîné le lendemain à *Unna :* dans le voisinage de cette ville j'ai remarqué une saline. Notre voyage jusqu'à *Soest* n'a pas été dépourvu d'intérêt par le récit que

nous a fait M. de Listenai de plusieurs événemens de la guerre de sept ans, sur les lieux où ils se sont passés.

Nous avons été mal logés, mal couchés et mal nourris à *Soest*. Voilà tout ce que j'ai à te dire de cette ville, dont le monument le plus remarquable est une tête hideuse qui tire la langue chaque fois que l'horloge frappe.

A Minden.

Après avoir vu *Billenfeld*, ville charmante, et riche par ses fabriques de toiles, de mousselines et de ses batistes si renommées, nous sommes arrivés à *Minden*.

Si les récits guerriers de M. de Listenai m'ont un peu distraite de *Dortmund* à *Soest*, ils m'ont excédée depuis que je suis ici. Il a fallu mon-

ter sur les remparts et parcourir les environs pour observer le terrein et entendre le détail de la désastreuse bataille de *Minden*: je me suis heureusement amusée des contestations du Docteur, grand enthousiaste de Frédéric, avec M. de Listenai, que l'orgueil national ne quitte jamais.

LETTRE VIII.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Brunswich.

Je t'écris d'une ville charmante qui est la résidence d'un prince déjà fameux. Il va, dit-on, cueillir de nouveaux lauriers en dirigeant les colonnes prussiennes. Il paroît que les Brunswickois se seroient bien passés du nouveau lustre que leur souverain veut acquérir, et qu'ils regrettent vivement sa présence. Le Duc est adoré dans ses états; il le mérite, car il n'est guère de province aussi sagement administrée que la sienne. La félicité qui règne dans toutes

les classes prouve, en dépit de quelques énergumènes, que le plus grand bienfait de la providence est un philosophe sur le trône.

Nous partirons demain pour *Magdebourg*, où je fermerai ma lettre.

A Magdebourg.

Avant d'arriver ici, nous avons vu *Halberstadt*, ancienne ville renommée par un très-riche chapitre.

Nous avons dîné dans un village nommé *Hadmersleben*. Pendant qu'on atteloit, j'ai eu la fantaisie de visiter un couvent de dames nobles que j'avois remarqué en entrant.

J'ai été admise dans l'intérieur du cloître, et on ne peut pas plus surprise d'y rencontrer nombreuse et bonne société en hommes et en femmes. Il paroît que ces aimables récluses ont trouvé le moyen de manger fort gaie-

ment leurs revenus, et qu'elles ont entièrement effacé de la règle l'observation de clôture. J'y ai vu plusieurs officiers de la garnison de *Magdebourg*, qui, au moment de partir pour l'armée, étoient venus faire leurs adieux.

Ces dames m'ont appris qu'elles étoient les seules Catholiques dans l'endroit, que leur église étoit desservie par trois moines, qui leur étoient envoyés de *Hildesheim*, et qui résidoient dans leur maison. Elles me témoignèrent de grandes inquiétudes sur les événemens de la guerre, car les habitans ne manquent jamais, lorsque le pays est envahi, de se permettre contre elles les plus grands excès.

Nous devons rester deux jours a *Magdebourg*. Je t'en parlerai dans ma première lettre.

LETTRE IX.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Magdebourg.

Magdebourg est une belle et grande ville. Je puis te l'affirmer avec connoissance de cause, car je l'ai parcourue hier dans toute son étendue; j'ajouterai qu'elle est extrêmement commerçante. M. de Listenai ne cesse d'admirer ses fortifications, sa citadelle située au milieu de l'Elbe, et le fort de l'Etoile, que nous n'avons cependant vu que de loin. Le nom de ce fort te rappellera sans doute un autre nom fameux,

celui du baron de Trenk. On en parle ici fort diversement. J'ai eu le plaisir de voir un de ses fameux gobelets ; je puis t'assurer que la description qu'il en fait dans ses mémoires est encore au-dessous de la réalité. J'ai voulu acheter ce gobelet; mais on m'a dit qu'on ne s'en dessaisiroit à quelque prix que ce fût.

La cathédrale, l'arsenal et plusieurs bâtimens qui entourent la place d'armes, sont de la plus grande beauté. En général l'esprit d'industrie et d'activité qui règne à *Magdebourg*, donne à cette ville un aspect vivant qui plaît aux étrangers. J'ai été fort surprise de n'y pas trouver de salle de spectacle; mais on vient d'en commencer une qui sera construite sur le modèle du théâtre de Berlin.

Nous avons visité plusieurs manu-

factures; les chefs de ces établissemens nous ont reçus avec une honnêteté peu commune. Je marquai à un fabriquant de soieries mon étonnement de ce que les enseignes portoient presque toutes des noms français. « C'est que c'est à des français, me répondit le fabricant, que *Magdebourg* doit sa splendeur : voilà un des effets de la révocation de l'édit de Nantes; avant cette époque notre ville, comme le reste de la Prusse, ne présentoit pas un plus bel aspect que la Westphalie; mais les réfugiés, en y apportant leurs capitaux et leur industrie, ont opéré cette heureuse métamorphose ».

Magdebourg n'a pas d'église catholique, et je ne crois pas que jamais on permette d'y en établir une; mais les Catholiques trouvent le moyen d'exercer leur culte dans la chapelle

d'un couvent de religieuses situé dans un fauxbourg. La citadelle a aussi une chapelle desservie par un prêtre catholique.

La place du marché est grande, régulière et bien bâtie ; on y remarque une statue de l'empereur Othon, qui fit long-temps sa résidence à *Magdebourg*.

J'ai vu aussi beaucoup de cabinets de lecture, de librairies françaises et allemandes, et même une imprimerie française. En un mot, je crois qu'il n'est pas de ville en Europe où un français exilé trouvât plus de consolations qu'ici. On vante cependant beaucoup Berlin, que je verrai bientôt.

Pour retourner à l'auberge, il nous a fallu traverser la rue nommée *Breid-Strass :* on m'a fait remarquer, en passant, une maison sur la

porte de laquelle est représenté un chien. Voici ce que l'on m'a raconté sur l'origine de cette enseigne.

En 1631, le général *Tilli*, commandant l'armée impériale, prit et saccagea *Magdebourg* : son épée et ses éperons se voient encore suspendus aux murs de la cathédrale. Ce général entra dans la place par la trahison d'un des bourguemestres.

Lorsque les soldats se répandirent dans la ville, égorgeant et pillant sans distinction, le traître perdit la tête, et se réfugia dans une cheminée au haut de laquelle il grimpa. Les vainqueurs pénètrent chez lui, et ne trouvant personne, commencent à piller. Quelques soldats entrent dans un appartement écarté, et voient un petit chien qui aboye et cherche à grimper dans la cheminée ;

ils approchent, regardent et aperçoivent le bourguemestre, qu'ils tuent à coups de fusil.

C'est pour perpétuer le souvenir de cette odieuse trahison, et de la mort funeste de son auteur, qu'il a été ordonné que l'effigie de ce chien, avec une inscription, seroit placée devant la maison du traître et y resteroit à perpétuité.

Je te ferai grâce de l'éloge détaillé que M. de Listenai nous a fait des fortifications de *Magdebourg:* je me bornerai à citer comme un exemple utile à suivre la précaution d'avoir placé à une portée de canon de la ville les magasins à poudre.

Il m'a fallu aussi entendre une longue dissertation sur l'organisation de l'armée prussienne, et je t'avoue que, malgré toute mon atten-

tion, il m'en est resté fort peu de chose.

J'ai cependant été frappée du bon esprit qui a fait composer chaque régiment de trois bataillons, sous les ordres d'un colonel à vie, qui conserve son régiment, même lorsqu'il est fait général; ce qui est une grande économie. Deux sont nommés bataillons de guerre; ils vont à l'armée et forment les garnisons en temps de paix. Le troisième, appelé bataillon de dépôt, est composé de vétérans et de recrues; il réside dans de petites villes ou bourgs; là les recrues sont dressés par les soins et les exemples des vétérans. En temps de guerre, ces bataillons de dépôt occupent les places fortes.

La conscription militaire existe dans ce pays; tout prussien naît soldat. Mais quand un recrue a acquis le degré

nécessaire d'instruction, il retourne dans ses foyers et y reste dix mois de l'année. Chaque soldat indigène jouit de cet avantage, il rejoint son corps à des époques fixes, reçoit un habillement complet, y reste pendant le temps des manœuvres, qui durent six semaines, et retourne ensuite auprès de sa famille.

Tu vois combien cet arrangement est avantageux à l'agriculture, aux fabriques et à la population. Presque tous les soldats prussiens sont mariés, et la fixité des garnisons les favorise beaucoup en cela.

Les officiers n'obtiennent la permission de se marier qu'en prouvant que la femme leur apporte une dot convenable. Le but de ce réglement est d'empêcher la noblesse de tomber dans un degré de misère qui entraîne l'avilissement. Cet ordre de choses

fait que beaucoup d'officiers prussiens prennent des ménagères qui leur rendent à-peu-près les mêmes services que l'on prétend être rendus à leurs maîtres par les gouvernantes de nos chanoines et de nos curés; avec cette différence, que ces officiers reconnoissent et élèvent leurs enfans, qui (les garçons) reçoivent la paye en naissant, sont placés comme cadets dans les bataillons de dépôt, et parviennent au grade d'officier.

« En vérité, s'écrie M. de Listenai, qui lit par-dessus mon épaule, il falloit une révolution pour voir l'organisation de l'armée du roi de Prusse devenir un sujet de correspondance pour deux jeunes Parisiennes. »

M. de Listenai a raison, et je finis en t'observant que c'est moins pour

toi que pour ton mari, qui est devenu chef de bataillon, à ce que l'on nous a dit à Coblentz, que j'écris ces détails.

Adieu, ma toute bonne.

SOPHIE.

LETTRE X.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Magdebourg.

Nous devions partir hier ; mais une circonstance, dont je vais te rendre compte, nous a fait prolonger notre séjour ici.

Avant-hier un équipage arrêta devant notre auberge, et l'on nous annonça le général de *Kalekstein*, gouverneur de la ville.

Le général K***, l'ami de M. de Listenai, l'avoit prévenu que nous passerions à Magdebourg, et l'avoit prié de nous faire les honneurs de

la ville. Nous fîmes part au Gouverneur de notre projet de départ pour le lendemain; il s'y opposa vivement, et nous pria d'assister à sa réception comme Grand-Prevôt du chapitre.

Je ne pus m'empêcher de témoigner ma surprise de voir faire un général Grand-Prevôt de chapitre. On m'apprit que, malgré la réforme, l'évêché et le grand chapitre de cette ville avoient été conservés; que le roi étoit évêque, et que les plus distingués de ses généraux étoient chanoines : parmi ceux-ci on distingue le duc régnant de Brunswick.

Nous assistâmes donc à cette réception, qui fut magnifique. Tous ces généraux-chanoines, l'aumusse sur le bras, bottés et éperonnés, formoient un coup d'œil à la fois singulier et brillant.

Le général Kalekstein part demain pour Coblentz. Il assure que l'armée prussienne sera en France dans les premiers jours de septembre, ce qui abrégera notre séjour à Berlin (1).

Nous avons dîné après la cérémonie chez le Gouverneur. Il nous a comblés de politesses, et c'est avec regret que nous l'avons quitté de bonne heure pour lui laisser faire ses préparatifs de voyage.

---

(1) Le général Kalekstein est aussi respectable par ses vertus que par le poste éminent auquel l'ont porté ses talens et ses services. Voici un trait qui caractérise son ame.

Le major P*** étoit son ami intime. Ce brave militaire, père d'une nombreuse famille, et peu fortuné, est tué à ses côtés dans les plaines de la Champagne. De retour en Prusse, en 1794, le premier soin du

Il faut que je te fasse part d'un événement extraordinaire qui vient de se passer ici. Un soldat du régiment de Po.....r, se trouvant en faction à l'une des portes de Magdebourg, dit à son camarade : « Veux-tu faire le grand voyage avec moi? » Celui-ci crut qu'il lui proposoit de déserter et le réprimanda. « Fi donc! déserter, reprit le premier, il n'est pas question de cela; je voulois savoir si par hasard tu ne serois pas aussi las de vivre que moi; dans ce

---

Général est d'aller consoler la veuve de son ami. « Ah! Monsieur, s'écria cette épouse infortunée, que ne m'avez-vous ramené mon mari! — Je vous ramène un époux, répondit Kalekstein, ou plutôt un père pour vos enfans. » En effet, quelque temps après, il épousa cette veuve. L'âge de l'un et de l'autre ne laissa aucun doute sur les motifs de cette union. *(Note de l'Éditeur.)*

cas nous nous rendrions mutuellement le service de nous débarrasser du fardeau de la vie. » Le soldat crut que son camarade avoit perdu la raison, et fut encore plus confirmé dans son opinion quand il l'entendit ajouter : « Je suis un scélérat qui ne mérite pas de vivre : puisque tu ne veux pas me brûler la cervelle, appelle le sergent pour qu'il m'arrête et me conduise en prison. » Il continua sur ce ton jusqu'au moment où il fut relevé. L'officier, le sergent, et tous les hommes de garde regardèrent sa folie comme une chose certaine.

Cependant ce malheureux insistoit toujours pour être conduit en prison et ajoutoit qu'il avoit à faire des révélations qui surprendroient étrangement. L'officier se décida enfin à le faire conduire chez l'audi-

teur. Le soldat subit un interrogatoire et fut mis au secret, ce qui causa la plus grande surprise. Il fut reconnu qu'il étoit l'assassin, inutilement recherché, d'un voyageur égorgé et pillé quatre ans auparavant sur la route de Berlin. Cet assassinat, qui avoit fait beaucoup de bruit alors, étoit entièrement oublié, et l'inutilité des perquisitions avoit fait renoncer à découvrir l'auteur de ce crime. Le remords a forcé le coupable à se présenter devant les juges et à solliciter la mort comme une grâce. Il n'a cependant été condamné qu'aux travaux perpétuels; mais il vient de présenter au roi un placet par lequel il demande d'être fusillé On y ignore encore si on fera droit à cette singulière requête.

Il n'est pas rare de voir en Prusse des soldats invalides demander l'au-

mône aux passans et à la porte des maisons. J'en ai d'abord été révoltée ; mais remarquant ensuite qu'ils n'y mettoient aucune importunité, qu'ils y apportoient au contraire beaucoup de politesse et de réserve, j'ai imité les habitans du pays, dont l'usage est de ne jamais refuser une petite pièce de monnoie à ces malheureux.

Adieu, ma belle cousine (1).

SOPHIE.

---

(1) Ces lettres de la Comtesse renferment des plaintes fort touchantes sur son sort, et sur le silence de son amie. Elle parle aussi de Rosenthal avec les expressions du plus tendre intérêt. J'ai supprimé ces réflexions, qui deviennent fatigantes à force d'être répétées.

LETTRE XI.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Berlin.

Nous voici à Berlin, bien fatigués d'un voyage fort ennuyeux. Le pays, jusques de l'autre côté de l'Elbe, m'a paru aussi fertile, aussi bien cultivé que dans nos plus riches provinces; mais la scène change lorsque l'on atteint le Brandebourg. D'immenses plaines de sables, de vastes marécages sur le bord des rivières; des forêts noires et épaisses: tel est le tableau que présente cet électorat.

Si la nature a traité le Brande-

bourg en marâtre, ses habitans ont su, à force d'industrie et d'économie, remplacer ce qu'elle leur a refusé. Par-tout où la main de l'homme a rencontré un peu de terre végétale, elle est parvenue à lui arracher le genre de productions qui lui est propre. En un mot, les bourgs et les villages présentent par-tout un air d'aisance qui contraste singulièrement avec l'aspect du sol ingrat qui les entoure.

Le docteur ne manqua pas de nous faire faire cette remarque et d'y joindre quelques observations sur l'administration de Frédéric.

On peut dire, sans exagération, que ce monarque a non-seulement agrandi et amélioré son pays, mais même qu'il en a créé une partie. J'ai vu des étendues immenses de terrein bien cultivées, et qui, il y a

trente ans, ne présentoient que des plaines d'un sable stérile. Plusieurs centaines de villages et de fermes lui doivent leur existence. Les marais, dans le voisinage des rivières, procurent en ce pays les meilleures terres. C'est pour leur desséchement que ce grand roi a employé des sommes qu'ailleurs on prodigue en spectacles et en fêtes. En un mot, tout annonce que le Gouvernement a pris l'agriculture pour base de son existence politique.

Frédéric, par un principe diamétralement opposé à celui du gouvernement anglais, et ne consultant que la raison, a vu, dans les paysans de ses Etats la partie la plus essentielle de la nation. Il n'a pas songé à établir au loin des colonies que l'habitant des campagnes va peupler et défendre pour entretenir le luxe

de quelques individus. Son système politique n'eut pour base ni la domination des mers, ni cette fureur de s'immiscer dans toutes les querelles du continent, sous le prétexte spécieux de maintenir une chimérique balance et de défendre la liberté de l'Europe. Le paysan prussien ne craignit pas de devenir victime de l'ambition, si injustement imputée d'abord à son souverain.

Il est aussi physiquement impossible que l'agriculteur soit jamais embarrassé pour la vente de ses grains. Il est prouvé qu'en Angleterre de grands espaces de terrein d'une bonne qualité sont incultes, et en Prusse, la culture est parvenue à féconder les sables les plus arides. Un noble fixe en Angleterre le prix du grain dans les marchés, et ravage les récoltes en poursuivant des re-

nards. En Prusse, le droit de chasse ne s'exerce jamais au détriment du cultivateur, et le prix des grains, au moyen de greniers d'abondance, est toujours maintenu à un prix modéré également avantageux au vendeur et à l'acheteur.

Frédéric employoit annuellement, pour encourager l'agriculture, des sommes plus fortes que celles votées par le parlement anglais pour le paiement des primes d'exportation. Il ne se contentoit pas de faire délivrer du bois, des bestiaux, et de fortes avances aux citoyens laborieux qui entreprenoient des défrichemens, mais il répandoit encore des sommes considérables parmi les pauvres laboureurs. On porte à quatre cent mille francs ce qu'il répandoit annuellement dans la seule province de *Mittel-Marck*, et à deux

millions et demi ce qu'il faisoit distribuer aux laboureurs indigens. Les dépenses qu'il a faites pour l'établissement de nouveaux villages, la construction des digues et canaux, les desséchemens, etc., se montent à des sommes beaucoup plus considérables.

Le principal avantage du paysan prussien sur le paysan anglais, avantage qui fait de lui le cultivateur le plus heureux de l'Europe, c'est que jamais l'impôt foncier n'éprouve d'augmentation.

Le taux de l'impôt territorial est invariable en Prusse. La détresse même dans laquelle la guerre de sept ans mit l'Etat, dans un temps où l'Europe étoit persuadée de l'entier épuisement de ce royaume, l'impôt n'éprouva pas la plus légère augmentation. Ce sage prin-

cipe d'administration fut produit par l'exacte connoissance que ce prince avoit de la situation des habitans de la campagne. Il avoit appris qu'au milieu des calamités qu'entraînent les guerres, les impositions pèsent doublement sur cette classe d'hommes; que dans ces temps malheureux où l'agriculture se voit enlever une foule de bras, où les campagnes sont exposées aux dévastations des armées, où la consommation diminue par l'éloignement des consommateurs, une augmentation d'impôt porte le plus grand préjudice à l'Etat.

Je n'ai encore jeté qu'un coup d'œil sur Berlin; mais ce premier coup d'œil m'a frappée par un air de grandeur et de magnificence qui place avec justice cette capitale au rang des plus belles villes de l'Europe. Berlin n'a rien de cette unifor-

mité qu'on reproche aux villes nouvellement bâties, dont l'ennuyeuse régularité fatigue bientôt. L'élégance de ses bâtimens, la distribution de ses différens quartiers, l'aspect de ses places, qui, ainsi que la plupart de ses rues, sont plantées d'arbres, tout, en un mot, offre un coup d'œil aussi varié qu'agréable.

Berlin le cède peu en grandeur à Paris, mais lui est bien inférieur en population. Sa longueur, depuis la porte dite *Muhlenthor* vers le sud-est, jusqu'à celle dite *Oranienbourg* au nord-ouest, est d'environ une lieue et demie; et sa largeur, depuis la porte dite *Bernauerthor* au nord-est, jusqu'à celle de *Postdam* au sud-est, est d'une forte lieue. Mais une grande partie de cette vaste enceinte est remplie par des jardins:

on y rencontre même des champs cultivés. On compte à Berlin six mille maisons, et la solitude de plusieurs quartiers offre un contraste frappant avec la magnificence des édifices.

Le contraste le plus frappant est celui qui existe entre la somptuosité des hôtels, et l'état de ceux qui les habitent. J'admirois ce matin la façade d'une maison, ou plutôt d'un palais d'ordre ionique, situé vis-à-vis notre auberge, lorsque tout-à-coup une fenêtre s'ouvre, et un cordonnier étale sa marchandise. A une autre fenêtre, un soldat secoue le peignoir de son officier, et dans un palais voisin, plus magnifique encore, habitent des fripiers et des filles de joie. Un factionnaire placé plus bas à la porte d'un hôtel, m'a appris qu'il étoit la demeure d'un général,

mais je n'y ai vu ni portier, ni ce groupe de valets qui annoncent à Paris la demeure d'un grand.

Le docteur, à qui je témoignai ma surprise, m'apprit que le grand Frédéric mettoit tous les ans en réserve une somme destinée à l'embellissement de sa capitale; il faisoit bâtir des maisons dans les emplacemens qu'il avoit choisis, et sur des plans approuvés par lui. Souvent le propriétaire d'une masure recevoit l'ordre d'évacuer son habitation, et six mois après on lui remettoit les clefs d'un magnifique hôtel dont il devenoit propriétaire sans bourse délier. On conçoit aisément que ces propriétaires, imposés en raison de l'importance du don qui leur a été fait, cherchent à tirer le meilleur parti possible de leurs maisons, et louent au premier venu.

La garnison ordinaire de Berlin est de vingt-six mille hommes. Ces soldats sont toujours prêts à vendre leurs services; ils accostent les voyageurs et leur demandent un *trinck-gueld* qu'ils portent au boulanger, afin de se procurer un supplément à leur modique ration. Le soldat prussien est beaucoup moins grossier que le soldat allemand, et l'on remarque en lui cet esprit national imprimé par le génie de Frédéric.

Le Docteur nous assure qu'il règne chez les particuliers une frugalité qu'on peut dire excessive. Tout le luxe des Berlinois est dans l'habillement, et cela souvent aux dépens de leur appétit. Les femmes sont jolies et se mettent avec un goût exquis. Si l'opulence et la bonne chère sont le partage des Viennois, l'esprit, la politesse, et une raison exer-

cée, sont celui des Berlinois. Ce manque d'aisance étant général, on est tacitement convenu dans la société de n'y pas faire attention. Cela est si vrai, ajouta le Docteur, que j'ai vu, dans un café, des conseillers et des officiers négocier publiquement avec un Juif l'emprunt de quelques écus. Les négocians, les fabricans, la noblesse aisée apportent tant d'économie dans leurs dépenses, qu'ils se font à peine remarquer. Mais aussi il règne en général une connoissance de la situation politique du pays, une liberté de juger les opérations du Gouvernement, un orgueil national, un intérêt pour les affaires publiques, un zèle et une activité parmi les officiers civils et militaires qui font qu'on est tenté de se croire au sein d'une république.

Ces résultats prouvent que c'est

moins la constitution des états que la manière de les administrer qui forme le génie des nations, et que le patriotisme n'est pas exclusivement l'apanage des républiques. Un esprit vraiment républicain peut se déployer sous un régime monarchique, et je crois qu'un gouvernement populaire en France ne sauroit que corrompre l'esprit public et y faire régner le despotisme. On s'entretient ici sur la vie privée du roi avec une liberté que je croyois n'exister qu'en Angleterre.

J'allai, lors de mon passage à Magdebourg, chez un libraire pour y acheter quelques brochures. Ce libraire louoit des livres, et pendant que j'y étois, arriva la femme de-chambre d'une demoiselle de condition, chargée d'une vingtaine de volumes. « Bon Dieu ! s'écria le com-

mis, votre maîtresse a donc lu tout cela depuis ce matin ? — Non, mais elle en veut d'autres, répondit la suivante. — Mais..... — Point de mais; Mademoiselle vous paye, que vous importe le reste ? — En vérité, dit le commis avec humeur, cette maudite noblesse devient chaque jour plus folle ». Observe, Emilie, que cette exclamation est beaucoup plus énergique en allemand (*das fer fluehte adel, wird alle tag mehr toll*). Je m'attendois à voir cet insolent arrêté ; point du tout : la boutique étoit pleine de monde, et personne ne parut faire attention à cette grossière apostrophe.

On me contoit hier que depuis la révolution française, un jeune homme de cette ville afficha hautement les principes de la révolution. Il affecta de porter le costume jacobin,

et se permit de pérorer dans les lieux publics. Tu crois que cet original a été arrêté et jeté dans les cachots de *Spandau?* Non, on a mieux fait: des agens du Gouvernement ont adroitement répandu qu'il étoit devenu fou, et bientôt il n'a pu paroître sans être poursuivi par une troupe d'enfans et hué à chaque mot. Notre Jacobin n'a pas trouvé de meilleur parti que de quitter une ville où on lui faisoit jouer un rôle aussi humiliant, et ce fut celui qu'il prit. Cette conduite du Gouvernement n'est-elle pas bien adroite?

La promenade la plus fréquentée de Berlin est le parc, situé sur la rive méridionale de la Spréc. Ses allées, ses bosquets et ses eaux en font un des plus délicieux jardins. Cette promenade a une lieue de circuit. C'est là que, les dimanches,

Berlin se montre dans tout son lustre.

Le Docteur assure qu'il règne, jusques dans les dernières classes du peuple, une instruction qu'on chercheroit en vain dans les autres pays, et que, par un contraste bien extraordinaire, on ne trouveroit nulle part un fanatisme aussi absurde. Tout ce que la bigoterie a de plus ridicule se trouve à côté de la religion la plus éclairée. On trouve ici des piétistes, des quakers, des illuminés, des faiseurs de miracles, des exorciseurs, enfin des fanatiques et des fourbes de toutes les couleurs.

Les mœurs sont à Berlin aussi corrompues que dans toutes les grandes villes; mais tout y prend une teinte de philosophie qui adoucit beaucoup cette dépravation. Les filles de joie n'y sont pas méprisées comme ailleurs, ce qui leur permet de con-

server encore quelques sentimens d'honnêteté, et les empêche de tomber dans un entier avilissement.

Frédéric avoit tellement à cœur la population de ses états, qu'il envoyoit régulièrement tous les ans quelques charretées de ces créatures à la foire de Francfort.

Il n'est pas rare de voir des étrangers, et même des nationaux célibataires, passer un contrat limité avec ces sortes de filles, et l'on n'a pas d'exemple qu'aucune ait manqué à ses engagemens. On m'a conté à ce sujet qu'un Irlandais rencontra en lieu suspect une jeune personne qui l'intéressa, et qu'il prit chez lui après avoir passé bail. L'étranger dérangea au jeu sa fortune et sa santé : sa compagne non-seulement le soigna dans sa maladie, mais encore prit la direction de son ménage. Elle s'acquitta

si bien de ce double emploi, qu'au bout de six mois l'Irlandais fut débarrassé de sa maladie et de ses dettes. Ils vécurent ensemble quelques mois, au bout desquels l'étranger fut obligé de retourner dans son pays. La fille voulut se contenter du prix stipulé par semaine; mais l'Irlandais ne s'en tint pas là, et lui donna libéralement des preuves de sa reconnoissance.

S. DE L.

LETTRE XII.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Berlin.

J'ARRIVE de Postdam, ma chère Emilie; cette ville est en partie mieux bâtie que Berlin; mais, ainsi que la capitale, elle est habitée par des gens de la moyenne et de la basse classe. On m'avoit beaucoup vanté la situation et les environs de Postdam; mais il me paroît qu'elle ne doit cette réputation qu'à sa position au milieu du Brandebourg, dont l'aspect est par-tout ailleurs tristement uniforme.

On nous a montré un portrait du

feu roi, grandeur naturelle, peint par un Italien. Le roi fut tellement satisfait de la ressemblance, qu'il en fit faire différentes copies par les meilleurs maîtres. Aucune de nos gravures françaises ne ressemble à ce portrait.

Frédéric étoit d'une taille au-dessous de la moyenne; son regard, dit le Docteur, a conservé jusqu'au dernier moment sa vivacité, et lorsqu'un objet fixoit son attention, son œil s'élargissoit sensiblement, et paroissoit vouloir sortir de son orbite. Tout en lui respiroit le calme, la gravité, le courage et l'esprit d'ordre; il avoit dans la physionomie une habitude qu'on remarque chez presque tous les grands hommes, c'est un air d'impassibilité qu'on seroit tenté de prendre pour de l'indifférence, et qui n'est que le signe de l'élévation

de l'ame au-dessus des affections vulgaires.

Nous avons aussi visité Sans-Souci: tout en ces lieux est encore plein du grand homme qui les habita. Tu penses, Emilie, qu'il fut l'unique objet de nos entretiens, et tu ne peux te faire une idée de l'enthousiasme des Prussiens pour la mémoire de cet illustre prince.

M. de Listenai ne put s'empêcher de comparer Sans-Souci à Versailles, et de remarquer qu'à la cour de France tout étoit vivant et animé, tandis que celle de Frédéric n'offroit que silence et monotonie; enfin que tout s'y traitoit dans un si grand secret, qu'on ignoroit jusqu'aux moindres détails des affaires et de la vie privée du roi. « C'est du fond de cette solitude, dit il, que Frédéric, semblable à ces genies puissans qui

bouleversent à leur gré les élémens, préparoit ses plans, soit pour porter le trouble chez ses voisins, soit pour s'approprier une partie de leurs états, soit enfin pour attirer à lui la fortune de ses sujets. « Ah! Monsieur, répondit vivement un officier qui nous accompagnoit, quelle est votre erreur! Je vois bien que vous ne parlez que sur la foi de *Wraxal* et de *Pilati*. Que n'êtes-vous venu ici quand ce héros vivoit encore! vous auriez vu que l'esprit d'ordre qui dirigeoit le roi, que la simplicité de sa vie étoient les causes de ce qu'on en parloit si peu.

» Frédéric avoit si exactement partagé son temps, et suivoit si scrupuleusement les règles qu'il s'étoit prescrites à cet égard, que chacun savoit, à toute heure, quelles étoient ses occupations. Sa cour n'offroit aucun

des sujets qui exercent ordinairement la curiosité et la malignité des cercles; point de maîtresses, par conséquent point de petites intrigues; point de places à vendre, par conséquent point de cabales. Nous n'avions point d'anecdotes, point de lever où l'on va étudier la physionomie du maître et pronostiquer la disgrace ou la faveur des ministres; point de reine dont la vie partageât la curieuse oisiveté des courtisans, dont les fantaisies fixassent les modes. Les princes et les princesses du sang étoient sans partis, sans intrigues, et même sans dettes. A la cour, point de chasses, point de bals, point de comédies, seulement quelques opéras dont le nombre et les jours étoient fixés. On n'appeloit pas le ministre des finances en conférence secrète pour aviser aux moyens de combler un déficit

causé par le luxe du prince, de ses maîtresses ou de ses favoris. Le Roi prenoit d'avance ses précautions pour que l'accomplissement de ses projets ne fût point arrêté par le défaut de fonds; jamais il ne régla la recette sur la dépense, mais bien la dépense sur la recette, unique secret d'une bonne administration de finances.

» Convenez, Monsieur, qu'avec un tel souverain, la nouvelle du jour se réduisoit à bien peu de chose; et cependant le roi songeoit si peu à se rendre inaccessible, qu'on pouvoit pénétrer sans peine jusqu'à sa chambre à coucher. On ne le voyoit jamais entouré d'une garde nombreuse, ni de cette foule d'officiers et de courtisans qui peuplent ailleurs les appartemens des souverains. Souvent il se promenoit absolument seul dans ses jardins de Sans-Souci, et

personne, les jours de revue exceptés, n'avoit à craindre d'être obligé de fuir sa présence.

Un étranger desire voir Sans-Souci; il arrive et ne rencontre personne; il approche d'une porte, la trouve fermée et frappe : un petit vieillard, vêtu de bleu, lui ouvre, et ce vieillard étoit Frédéric.

» Le même esprit d'ordre et de simplicité qui fait que la vie privée du roi offroit si peu de matière aux discours, étoit cause aussi que les affaires se traitoient et se terminoient sans bruit. L'homme qui voit du mystère et de l'intrigue dans l'administration de Frédéric, ou tombe dans l'erreur du vulgaire, qui présume du secret précisément là où on ne lui cache rien, ou bien une humeur noire trouble sa raison ; et c'est là le caractère de presque tous

les auteurs anglais qui ont écrit sur l'administration du feu roi.

Ce prince n'avoit pas, il est vrai, de jours fixés pour le conseil ; il ne tenoit pas de lit de justice ; il n'avoit pas de parlement à corrompre, pas de corps faisant d'humbles remontrances qu'on n'écoutoit pas ; mais le citoyen n'avoit pas de lettres-de-cachet à craindre, pas de vengeances ministérielles à redouter ; les écrivains n'avoient d'autres censeurs que le bon goût. Le roi ne fut jamais obligé de faire un appel au patriotisme et à l'amour de son peuple, après que le génie fiscal avoit épuisé toutes ses ressources pour soutirer son dernier écu.

» Les emprunts, les loteries, les tontines, les nouveaux vingtièmes, les augmentations de capitation, et toutes ces sublimes conceptions de

finance, lui étoient étrangères. Point de don gratuit de son clergé, obtenu par la menace d'une réforme ; mais on ne voyoit pas non plus le fanatisme en camail, ou sous un bonnet de docteur, diffamer les plus honnêtes gens et les éloigner des emplois. Toutes ces causes, en un mot, devoient rendre la marche du Gouvernement très-uniforme, et occasionner une grande stérilité dans les nouvelles. »

M. de Listenai pétilloit d'impatience. L'officier, en défendant la cause de son héros, avoit mis dans ses discours une causticité et des allusions à la cour de France dont le Comte étoit piqué au vif. Il alloit répliquer ; mais le Docteur, craignant les suites d'un premier mouvement, se hâta de prendre la parole.

« J'avoue, dit-il, que j'ai long-temps réfléchi pour trouver quelle partie d'administration auroit pu forcer le roi d'employer ces machinations ténébreuses qu'on lui a si gratuitement prêtées. Il est de l'essence des affaires extérieures d'être accompagnées de mystère. Ni le clergé, ni la noblesse, ni aucune partie de la nation ne se trouvoient en opposition d'intérêts avec le souverain. Frédéric, bien loin de songer à envahir les droits de la noblesse, a mis, au contraire, tous ses soins à lui conserver sa considération. La noblesse de Silésie, la plus considérable de ses états, lui doit son existence par les prêts qu'il lui a faits à un et demi pour cent d'intérêt. Les nobles de ses autres provinces ont eu pareillement et constamment part à ses secours. Les priviléges des villes, des

villages, les fondations, etc., ont toujours été respectés, autant qu'ils ne se sont pas trouvés absolument contraires au bien général; les riches abbayes de la Silésie et de la Prusse orientale n'ont même jamais été troublées dans la jouissance de leurs droits, et elles savent qu'elles n'ont rien à redouter à cet égard.

» — Voilà encore de votre partialité, Docteur, s'écria le Comte, dont la mauvaise humeur n'étoit pas entièrement passée; selon vous, ce pays est celui de la liberté, et cependant il est reconnu dans toute l'Europe que le gouvernement prussien est essentiellement arbitraire. — C'est ce que je ne puis vous accorder, reprit le Docteur; ce principe fondamental de la législation anglaise, *Dieu et la loi sont au-dessus*

des rois (1), n'a été jamais plus religieusement observé que par Frédéric. Car on n'appellera pas despotisme l'action ferme d'un gouvernement qui fait observer à la rigueur les lois que le bien général a dictées. Quel monarque a plus respecté les lois de la nature et de la raison, les statuts, les conventions et les coutumes, quand ils ne se trouvoient pas en opposition avec les intérêts de l'Etat ?

» J'ajouterai aussi une observation qui vient à l'appui de ce que j'avance. Un despote qui, sans respect pour les lois, machine dans les ténèbres les moyens d'opprimer ses peuples et de s'approprier leurs biens, s'entoure de ministres corrom-

(1) *Rex, in regno suo, superiores habet Deum et legem.*

pus, ou de favoris chargés de l'exécution de ses plans désastreux; et c'est ce que n'a jamais présenté la cour de Frédéric. Ses ministres, ses conseillers étoient les patriotes les plus zélés, les hommes les plus éclairés de ses états; ils consacroient à leur maître les heures qu'ailleurs les grands perdent au jeu ou dans le sein des voluptés. M. de Hertzberg, qu'on peut, sous tous les rapports, placer au rang des grands hommes de ce siècle, consacroit ses heures de loisir à la culture et à l'amélioration d'une terre qu'il possédoit à quelques lieues de la capitale. Il n'est pas de seigneur qui ne réunisse l'agréable à l'utile, en faisant de l'économie rurale son amusement favori. Des expériences multipliées ont été faites pour connoître l'espèce de grain le plus convenable au sol de la Prus-

se. On a fait venir des seigles, non-seulement de la Russie, de la Pologne et des autres contrées de l'Europe, mais encore de la Barbarie et de l'Egypte.

» Voici une anecdote à ce sujet qui fait plus d'honneur à Frédéric que la pompeuse cérémonie dans laquelle l'empereur de la Chine trace un sillon avec un soc d'or. Le conseiller intime Breckenhoff, qui, sans biens d'abord, est devenu millionnaire par son industrie, a rendu des services signalés à l'agriculture. Entre autres avantages, la Prusse lui doit le seigle d'Archangel, dont le succès a été si fructueux, que depuis cette époque le royaume a cessé d'avoir recours à la Pologne et à la Russie pour l'achat de cette denrée, qui faisoit sortir tous les ans des sommes considérables. Lorsque M. de

Breckenhoff avoit à demander au roi une grâce pour lui ou pour sa province, il commençoit toujours son placet par cette phrase : *Si je n'avois pas introduit dans vos états la culture du seigle d'Archangel, Votre Majesté et ses sujets seroient bien moins riches qu'ils ne le sont; il est donc bien juste qu'elle m'accorde, etc.* Jamais le Roi n'a mis un refus au bas de ces requêtes, et il a souvent répété : *Breckenhoff est l'homme qui a fait le plus d'honneur à mon règne; je suis fier de le compter au nombre de mes Prussiens.* Ce seigneur a fait venir d'Asie des chameaux et des buffles; les chameaux n'ont pas réussi : le climat de la Prusse a été plus favorable aux buffles ; mais la paresse naturelle de cet animal y rend à-peu-près nulles ses bonnes qualités.

» Revenons à notre sujet. Vous avez vu que les ministres de Frédéric n'étoient pas du genre de ceux dont s'entourent les despotes : quant aux favoris, on a ignoré jusqu'à ce nom pendant tout son règne. *Voltaire*, le marquis *d'Argens*, *Algarotti*, *Quintus Icilius*, *Bastiani*, délassoient Frédéric dans ses momens de loisir ; mais ces gens de lettres étoient les hommes de la Prusse le moins au fait des affaires : les bons mots de Voltaire à ce sujet en sont une preuve. Frédéric sut toujours tenir ces beaux esprits dans les bornes du respect, sans cependant les humilier. Un talent particulier du Roi étoit de réunir la familiarité à la dignité. Son lecteur et son secrétaire n'ont jamais osé lui faire une demande ou lui adresser une plainte verbalement ; ils étoient obligés,

comme les autres citoyens, de présenter des requêtes écrites. Il paroît que ce prince se défioit de lui-même, et craignoit qu'à la faveur d'un commerce journalier et familier, ils ne parvinssent à lui surprendre des décisions injustes. »

Ici la conversation fut interrompue, au grand regret du Docteur, qui est intarissable quand il parle de Frédéric. Après le diné, nous continuâmes nos promenades. En visitant une fabrique de soieries, le Docteur m'apprit que dans les dernières années du règne de Frédéric, on avoit commencé à élever des vers-à-soie qui déjà livrent une assez grande quantité de cette production. La noblesse, les ministres de paroisse, les gros propriétaires sont les seuls qui s'occupent de cette branche de l'économie rurale ; mais on peut

prévoir qu'elle s'étendra au grand avantage des fabriques nationales. Déjà l'on recueille en Prusse jusqu'à quinze milliers de soie; tandis que la Hongrie, malgré la faveur du climat, n'en livre pas au-delà de huit à dix milliers.

En retournant à Berlin, l'esprit encore plein du grand homme qui avoit habité les lieux que nous venions de visiter, il nous fut impossible de nous entretenir d'autre chose. M. de Listenai observa qu'en France, où le gouvernement est si doux, si libéral, on n'a jamais vu un pareil enthousiasme pour le souverain et un zèle aussi empressé pour son service. « J'ose vous affirmer, répondit le Docteur, que quelque grand que vous paroisse ce zèle, il s'est déjà beaucoup refroidi sous le nouveau règne. Frédéric

étoit de tous les rois le mieux servi et celui qui payoit le plus mal. La sévérité, la bonté et la libéralité ne suffisent pas pour se faire bien servir, il faut encore que les subordonnés reconnoissent dans leur chef une supériorité de génie et des talens éminens; il faut qu'ils le voient fidèle observateur des lois et de la plus stricte probité. Tout est perdu dès l'instant où les courtisans connoissent le côté foible de leur maître. C'est uniquement à la sévère impartialité, à l'élévation d'ame, à l'esprit d'ordre de Frédéric qu'il faut attribuer le zèle que les employés de toutes les classes montroient pour son service.

» La justice ne fut nulle part mieux rendue que sous son règne. Le Prince royal n'avoit pas le moindre avantage sur le dernier paysan. Jamais le juge ne fut porté à favo-

riser le roi lorsqu'il s'éleva des litiges entre la chambre des domaines et les sujets. Frédéric déclara, en montant sur le trône, qu'en cas de partage, la présomption devoit être contre lui.

» C'est par le même principe qu'il n'a jamais fait un mystère de cette vérité : *Que les rois n'ont pas été immédiatement placés sur la terre pour commander aux hommes.* Il regardoit l'autorité royale comme ayant été établie par raison de convenance, et rendue héréditaire pour l'avantage et le repos de la société. Ailleurs le soupçon d'une pareille opinion auroit conduit au cachot; ici elle étoit hautement professée par le prince. Mais aussi, tout esprit brouillon qui, à l'aide d'une métaphysique dangereuse, auroit tenté de troubler le repos public, eût

trouvé en lui un juge d'autant plus terrible, qu'en vengeant l'autorité royale, il auroit agi pour la garantie du pacte social, et au nom de la société entière.

» Il fit aussi peu usage des préjugés religieux que des préjugés politiques pour assurer sa puissance ; il avoit su lui donner une base plus solide, la prospérité du peuple.

» Frédéric n'avoit pas de passion dominante ; il n'étoit pas tourmenté de la soif de la renommée, et on lui a même reproché le défaut contraire. Lawater va jusqu'à dire qu'il a reconnu dans les traits de ce roi des signes certains d'un mépris décidé pour toute la race humaine. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que Frédéric n'étoit aux yeux de personne moins grand qu'aux siens propres. La flatterie opéroit sur lui

précisément un effet opposé à celui que se proposoient les flatteurs ; et l'écrivain qui se seroit permis de le critiquer pouvoit être certain de ne pas l'irriter pour long-temps : sa conduite envers l'abbé Raynal en est une preuve.

» Cette indifférence du prince pour le blâme et la louange étoit si bien connue, qu'il n'étoit pas de pays au monde où l'on s'occupât moins des actes du gouvernement. Le contraste entre le ton de la gazette nationale, et la plate emphase, la fastidieuse flagornerie de tous les autres journalistes officiels, étoit frappant. Ce n'est que fort tard qu'on a appris les prodiges opérés par Frédéric dans ses états. Long-temps avant que les philosophes eussent élevé leur voix contre la question, la peine de mort, la longueur rui-

neuse des procès, l'intolérance, etc., ces abus n'existoient plus en Prusse, et les journalistes n'en avoient rien dit. Cette observation n'a pas échappé à *Beccaria*.

» L'avarice n'étoit pas non plus un défaut qu'on pût lui reprocher ; personne ne donnoit plus volontiers quand il étoit assuré que ses bienfaits étoient placés utilement. Il n'aimoit pas l'argent; mais il en connoissoit le prix, et il étoit persuadé que l'économie est la première qualité des gouvernans. »

Mais je m'arrête, et je supprimerai une partie du long panégyrique dont le Docteur nous régala jusqu'à Berlin. Je me bornerai à quelques anecdotes qui m'ont frappée.

La chambre des finances d'une province se permit d'ajouter un trei-

zième mois aux douze mois financiers; c'est-à-dire de grossir l'impôt d'un treizième. Un paysan, frappé de cette injustice, se rend à Postdam et demande à parler au Roi. On l'introduit : Frédéric le questionne sur l'objet de son voyage. « Je viens, Sire, vous demander combien il y a de mois dans l'année. — Sot que tu es, dit le Roi en tournant le dos, achète un almanach. — Cela ne me serviroit à rien, Sire, et je supplie Votre Majesté de vouloir bien répondre à ma question. — Parbleu ! répond Frédéric en riant, puisqu'il faut absolument te le dire, il y a douze mois dans l'année. — Eh bien ! vous vous trompez; votre chambre des finances à ..... a décidé qu'il y en a treize. » L'explication suit, et le paysan est envoyé aux conseillers prévaricateurs avec un ordre de le

reconnoître comme conseiller, chargé spécialement de l'exacte observation de l'almanach, avec un traitement de huit cents écus à prendre sur les honoraires des autres conseillers, et avec défense cependant au villageois de porter, hors ses fonctions, le titre de conseiller, et de résider.

Frédéric faisoit un cas particulier de la présence d'esprit dans ses officiers. Une réponse prompte et faite à propos pouvoit seule, dans de certaines circonstances, faire pardonner des fautes graves. Pendant l'hiver de ..... il défendit aux officiers de la garnison de Postdam d'aller aux redoutes à Berlin. Un jeune officier à qui une intrigue amoureuse faisoit vivement desirer de se trouver au bal, apprenant que le roi avoit annoncé une indisposition, monta à

cheval et se rendit à Berlin. A peine fût-il à moitié chemin, qu'une voiture passa auprès de lui : quelle fut sa frayeur en y reconnoissant le roi et en voyant qu'il en étoit remarqué! Quel parti prendre ? Il ne peut échapper à la punition ; autant vaut l'adoucir d'avance en prenant part aux divertissemens de la soirée. A peine est-il au bal, qu'une troupe de masques, parmi lesquels il reconnoît le roi, entre dans la salle. « Pour le coup je suis perdu, dit-il à son amie. » Bientôt Frédéric, qui étoit toujours masqué, remarque le coupable, s'approche et lui dit : « Si le Roi le savoit ! — Vous avez raison, répond vivement l'officier, mais j..... f..... qui le lui rapporte. » Le lendemain à la parade, Frédéric le fait appeler en particulier. Ce jeune militaire ne s'attendoit à rien moins

qu'à être cassé. Juge de son étonnement lorsque le Roi accompagna de ces mots la remise d'un papier cacheté. « Monsieur le capitaine, voici votre brevet; mais j..... f..... qui en parle avant un an. » L'année révolue le paquet fut décacheté, et le lieutenant reçu capitaine.

Le Roi affectionnoit beaucoup ses anciens compagnons d'armes, et s'occupoit, en temps de paix, à les placer. Dans un de ses voyages il se rappela qu'un brave de ses gardes, blessé à ses côtés dans une bataille, étoit receveur de l'accise dans une petite ville où il passoit, et le fit appeler. « Eh bien ! mon vieux camarade, es-tu content de ton sort ? — On ne peut davantage, Sire, et chaque jour je prie Dieu de nous conserver un roi qui récompense aussi bien ses vieux soldats. — Tu ne de-

sires donc rien? — Rien, Sire; cependant..... — Eh bien? — Il faut que je vous le dise, Sire, depuis dix-huit mois je ne me couche qu'en tremblant, car le plus petit vent ébranle ma maison. — Si ce n'est que cela, adresse-toi aux conseillers, ils la feront rebâtir. » Le vieux soldat secoua la tête. « Tu secoues la tête; que veut dire cela? — Cela veut dire que votre Majesté me donne un mauvais conseil : voilà plus de dix placets que je présente inutilement. — Eh bien! il faut en faire encore un et je te le dicterai. — Epargnez-vous cette peine, Sire, cela ne réussira pas. — Ecris toujours : *Messieurs les conseillers, que la foudre vous écrase si dans six mois ma maison n'est pas rebâtie.* » Le vieux soldat hésitoit. « Ecris et signe, dit le Roi. — Allons, vogue la galère;

dans tous les cas, Sire, je rejetterai la faute sur vous. »

Trois mois après la maison étoit rebâtie, et le sergent disoit à tout le monde que le roi s'entendoit aussi bien à faire des placets, qu'à gagner des batailles.

LETTRE XIII.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Berlin.

Nous partons demain matin. Toujours sans nouvelles de France. M. de Listenai paroît inquiet et même consterné du silence de Rosenthal. Je ne te parlerai pas de mes alarmes, ton cœur les devine, et je ne doute pas qu'une cause inconnue ne m'empêche de recevoir tes lettres. On parle de nouveaux troubles, de scènes affreuses à Paris. Je n'ai aucuns détails, et il paroît qu'on cherche à me les cacher; c'est une barbarie: en me livrant à mon imagination, on me fait cent fois plus de mal que si on me disoit la vérité.

Je n'ai qu'une ressource, c'est de m'entretenir dans une dissipation continuelle; la réflexion me tue, et dans les courts instans où je suis seule, j'ai recours à ma plume. Je tiendrai une journal de mon voyage, ainsi que j'ai fait jusqu'à présent; voilà de quoi m'occuper dans les auberges, mais en route !... Et puis nous allons quitter le Docteur.

J'entends le fouet du postillon. En pensant que je vais embrasser ma fille, j'éprouve un plaisir qui me manquoit depuis long-temps. Je ne t'enverrai cette lettre qu'à Francfort ou à Trèves, selon les occasions qui se présenteront. Je n'ose plus en confier à la poste.

Cassel.

Depuis Brunswick, nous avons couru, sans arrêter, jusqu'à Cassel,

qui est la résidence du landgrave de ce nom. La ville est jolie, surtout la ville haute, peuplée en grande partie de familles protestantes originaires de France. On ne peut faire un pas en Allemagne sans avoir à gémir sur la révocation de l'édit de Nantes. Le Landgrave est lié avec la cour de Berlin ; il se propose de commander en personne le contingent qu'il doit fournir à l'armée alliée. Je ne puis rien t'apprendre concernant ce prince ; on fait le plus grand éloge de son prédécesseur ; il paroît être beaucoup regretté par les amis des lettres, et sur-tout de la littérature française.

Je te dirai aussi très-peu de chose des pays qui séparent Berlin de Cassel. Nous avons vu de nouveau Magdebourg et Brunswick. Je ne pouvois m'empêcher, en traversant la

Westphalie, de plaindre ses habitans d'être réduits à se nourrir d'un pain aussi détestable que celui dont ils font usage ; mais on m'observa que cet aliment, fait avec du seigle à moitié moulu et renfermant tout le son, étoit plus sain, à raison de son peu de cohérence, et de la facilité de la fermentation, que le pain de froment ; il se coupe en tranches extrêmement minces. Je voulus le goûter, et je le trouvai fort mauvais ; mais on me dit qu'on n'en faisoit usage qu'avec du beurre. En effet, excepté le pain qui se mange à table, les gens les moins aisés ne le consomment qu'en tartines, ce qui occasionne un énorme emploi de beurre dans tout le nord de l'Allemagne. Ce pays produit cependant les plus beaux grains : il paroît que c'est une affaire de goût, et tu sais qu'il ne

faut pas disputer sur ces sortes de choses.

Nous avons retrouvé les Brunswickois toujours affligés de l'absence de leur souverain. Brunswick est le centre de la franc-mâçonnerie en Allemagne, et le Duc régnant en est le chef. La plupart des princes protestans sont francmâçons, et ce pays doit beaucoup à cet ordre, qui a rendu ses souverains plus populaires.

J'ai été frappée de la beauté de l'espèce humaine sur les bords de l'Elbe, et dans la partie de l'Allemagne septentrionale que j'ai parcourue. Les femmes s'y font remarquer par un teint de lys et de roses, et par leur embonpoint. Les hommes y sont grands, bien constitués et brillans de santé; d'où je concluois que ce pays devoit fournir des soldats courageux et robustes.

Mais le Docteur est d'un avis contraire, et ce qu'il m'a dit sur ce sujet à Berlin me semble un peu paradoxal.

» On rencontre par-tout ici, me disoit-il, des teints brillans, des formes arrondies, et tout l'éclat de la santé, mais pas un trait de ce qui caractérise la vraie beauté, point de ces figures grecques, de ces tailles sveltes, de ces physionomies expressives qui fournirent des modèles à l'antiquité. Cette apparence de force que présente l'homme du Nord, avec ses formes colossales, n'a rien de réel. On chercheroit en vain, dans les pays septentrionaux, des porte-faix qui, comme à Naples et à Gênes, portassent des fardeaux de quatre quintaux. Ce qui prouve d'une manière sensible que l'habitant du Midi est plus robuste que

celui du Nord, c'est que ce dernier est promptement énervé quand il passe dans les régions méridionales. Jamais les armées dont le Nord a plusieurs fois inondé le Midi n'ont pu long-temps résister à l'influence du climat; tandis que l'histoire ne fournit pas d'exemple de soldats du Midi succombant à l'aspérité des climats septentrionaux. Avec quelle vigueur soutenue les Français et les Italiens n'ont-ils pas combattu sur les rives du Danube, de l'Elbe et du Rhin ! »

J'abandonne à ta critique ces idées de notre Docteur qui, parce qu'elles sont paradoxales, ont un air de vérité.

Francfort.

Nous voici depuis hier au soir dans la patrie de Rosenthal ; nous repartons demain. La nouvelle du ras-

semblement de l'armée à Trèves, et de sa prochaine entrée en France nous fait hâter ainsi notre voyage.

Francfort est une ville grande et belle. Sa situation lui assure pour long-temps un avantage marqué dans le commerce; et c'est á cette situation, plus qu'à son gouvernement, que cette ville doit, ainsi que Hambourg, de n'avoir pas déchu de son ancienne splendeur. Le gouvernement est un mélange d'aristocratie et de démocratie qui se combattent sans cesse. L'esprit d'intolérance y domine. Les réformés et les catholiques n'y sont que soufferts; les premiers ne sont jamais admis au rang de citoyen, les seconds obtiennent quelquefois ce titre, sans jamais, cependant, pouvoir espérer quelque part au Gouvernement.

M. Verner, banquier, l'ami intime de Rosenthal, est venu nous voir. M. de Listenai eut avec lui un long tête-à-tête, à l'issu duquel j'ai remarqué dans le Comte un air consterné. Cette découverte me donna les plus vives inquiétudes ; je questionnai en tremblant M. Verner, qui me rassura en m'apprenant que la tristesse de mon mari avoit pour cause les nouvelles désastreuses qu'il lui avoit données de la France, mais qu'il ne savoit rien d'inquiétant sur le compte de mon père et de mes amis.

Une lettre de Rosenthal nous ouvre, chez son ami, un crédit qui vient fort à propos. M. de Listenai en a profité sur-le-champ, en prenant mille louis qui nous suffiront jusqu'au retour d'Edouard.

Tu vas me gronder, Emilie ; mais la tentation étoit au-dessus de mes

forces. Je n'ai pu m'empêcher d'entretenir M. Verner de son ami. Quels intéressans détails il m'a donnés sur cet infortuné jeune homme ! Je me suis informée de cette méchante Louise qui a causé tous ses malheurs. M. Verner m'a appris qu'elle étoit à Paris, et ne m'a pas caché les inquiétudes que lui causoit le séjour en France de cette femme méprisable. Il paroît craindre qu'apprenant l'arrivée de son époux dans la capitale, elle ne cherche à lui nuire. Ne manque pas de prévenir Rosenthal, et engage-le bien à se tenir sur ses gardes. Femme cruelle et insensée! elle eût pu être si heureuse avec le meilleur et le plus aimable des hommes !

Dans deux jours nous serons à Trèves, et dans quinze à Paris, s'il faut en croire ceux de nos compa-

triotes qui se trouvent encore ici. Malgré l'air d'assurance de leur ton et de leurs discours, je ne puis me défendre de tristes pressentimens... Ah! Emilie, pourquoi m'a-t-on arrachée de tes bras!

Trèves.

Nous voici à Trèves; bon Dieu! le triste séjour! Cette ville est cependant située dans un beau vallon, arrosé par la Moselle; mais elle est si peu vivante, si mal bâtie!..... Nous avons traversé l'armée prussienne et celle des Princes français, campées à deux lieues de Trèves. L'armée des Princes m'a paru extrêmement brillante et leste; tous les visages y sont rayonnans d'espoir et de gaieté; on se croiroit au temps de l'ancienne chevalerie. Mais l'armée prussienne offre un tout autre aspect : une dis-

cipline austère, un ton tout militaire, et le mécontentement d'être entraînée loin de ses foyers pour une cause étrangère, tout cela lui donne un air plus imposant peut-être, mais triste. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il n'existe pas une grande harmonie entre ces deux armées. M. de B*** nous disoit avec cette manière grivoise que tu lui connois qu'il croyoit que ces gros Prussiens feroient plus de c... que de veuves.

Enfin, ma chère Emilie, quand on a vu ces brillans chevaliers et ces bandes imposantes de Prussiens, on ne peut que partager l'avis général qui est que vous autres Français, mal unis, mal commandés, ne sauriez résister. On assure d'ailleurs qu'on a des intelligences jusqu'à Paris, que les troupes de ligne n'at-

tendent que la présence des Princes pour se joindre à eux, et que tout se terminera sans l'assistance des étrangers : plût au ciel! Mais j'entends aussi de grandes menaces; ton mari s'est un peu trop avancé; je crois bien que ces cris de vengeance ne sont poussés que par de jeunes étourdis qui ont plus de jactance que de vrai courage, et que les chefs et la majorité des émigrés ne pensent pas ainsi. Cependant je desire que cet avis te parvienne à temps. Préviens mon père et tes amis; fuyez Paris, et si vous ne pouvez percer jusqu'à nous, réfugiez-vous à la campagne.

L'armée part demain pour Luxembourg. Caroline arrive ce soir à Trèves avec ma fille : nous resterons ici jusqu'à nouvel ordre. M. de Listenai suit les Princes; il se charge de

te faire tenir cette lettre par une voie aussi prompte que sûre : c'est la dernière que je t'écrirai. Dans quinze jours Sophie sera dans tes bras..... Dans quinze jours!...; Ces armes,.. ces cris de guerre..... Demain le sang va couler!... Quels auspices pour notre réunion!... Et peut-être!.....

.....

On part, il faut que je ferme ma lettre ; je n'ai que le temps de te dire que ma fille et Caroline sont arrivées. Hélas ! je ne vais plus avoir d'autres consolations! Adieu, Emilie.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ici finit la correspondance de la Comtesse de Listenai et des autres personnages qui ont figuré jusqu'à présent dans cette histoire. Un journal incomplet de

l'intéressante Sophie, et de fréquens entretiens que j'eus à Mayence avec Rosenthal, m'ont mis à même d'écrire la continuation de leurs amours et de leurs malheurs.

SUITE des malheurs et des aventures de la Comtesse de Listenai et d'Edouard Rosenthal.

CHAPITRE I.

Le comte de Listenai avoit apporté en Allemagne des sommes considérables ; mais il partagea l'erreur commune à tous les émigrés sur la durée de leur éloignement, et ses fonds furent bientôt épuisés. Le luxe qu'étaloient ses égaux en rang, qu'il avoit cru devoir imiter, des pertes énormes au jeu avoient causé en grande partie cet état de gêne. Le Comte, trop fier pour avouer ses pertes à son beau-père, et pour

accepter les offres de Rosenthal, s'arrêta au projet de vendre une ferme qu'il possédoit dans la Brie. Cette commission, à cause des événemens, ne pouvoit être confiée qu'à un homme sûr.

Depuis la dernière résolution de la Comtesse, le séjour de l'Allemagne étoit devenu insupportable à Rosenthal. Il saisit donc avidement l'occasion de faire un voyage qu'il projetoit depuis long-temps, et de s'attacher par un lien de plus à la famille de Listenai. Il proposa au Comte de se charger de cette affaire, et réussit à lui faire accepter un à-compte du produit de la vente.

Rosenthal arriva à Paris en 1792, précisément pour être témoin des événemens du 10 août. Le père de la comtesse de Listenai et l'époux d'Emilie, s'étant trouvés au château,

partagèrent le sort de presque tous ceux qui s'étoient rangés autour de la famille royale. Dans un moment aussi déplorable, il ne put songer à quitter Emilie, et d'ailleurs il savoit combien seroient agréables à Sophie les services qu'il rendroit à cette jeune veuve. Il prit le parti d'écrire à Verner, de le charger d'instruire le Comte des circonstances qui l'empêchoient de s'occuper sur-le-champ de sa commission, et de lui fournir de nouveaux fonds.

Ces précautions tranquillisèrent le sensible Edouard sur le sort de ses amis en Allemagne; il appliqua tous ses soins à adoucir la douleur d'Emilie et à surveiller ses affaires, occupation à laquelle, dans ces momens de tristesse et d'alarmes, elle étoit incapable de se livrer. Il ne s'attendoit pas aux maux que sa pi-

tié alloit attirer sur cette femme infortunée et sur lui-même.

Louise de Rosenthal habitoit Paris depuis qu'elle s'étoit séparée de son époux à Mulhburg. La grande fortune, la figure, les agrémens et l'esprit de cette femme avoient fixé tous les regards, et fait de sa maison le rendez-vous de ce que Paris avoit de plus brillant à cette époque. On connoît cette femme extraordinaire et la violence de ses passions : voluptueuse à l'excès, sa fierté lui fit cependant toujours sacrifier les intérêts de son cœur à son amour-propre, et l'homme le plus puissant fut constamment celui qu'elle préféra. La grande influence que la révolution du 10 août donna au représentant N*** la décida en sa faveur.

C'est dans ces circonstances qu'elle

apprit l'arrivée de son époux à Paris, et sa haine se réveilla avec une nouvelle force. Elle fit épier ses démarches pour découvrir des moyens de le perdre : ses espions lui rapportèrent qu'il ne quittoit plus la maison d'Emilie ; elle jura la mort d'une femme devenue à ses yeux la maîtresse de Rosenthal. En ces temps désastreux le crime étoit facile, et l'autorité ne servoit que trop souvent à assouvir des vengeances particulières.

Emilie fut entourée d'espions, et une lettre adressée à son amie fut interceptée. On devine aisément que cette malheureuse veuve, en déposant ses chagrins dans le sein d'une amie, ne faisoit pas l'éloge de la fatale journée qui l'avoit privée de son époux : elle fut arrêtée. A cette nouvelle, Edouard fit le serment de la

sauver ou de périr. Il parcourut les antichambres des gouvernans, les boudoirs des favorites, prodigua l'or, mit tout en œuvre; mais il eut la douleur de voir ses démarches infructueuses.

Un soir il rentroit fatigué, et désolé du peu de succès de tant de peines, lorsqu'un inconnu l'aborde : « Vous êtes, M. Rosenthal? — Oui, c'est mon nom. — En ce cas ayez la bonté de me suivre. — Pourquoi? — Ne craignez rien, le salut d'une personne qui vous est chère dépend de cette démarche. — Edouard n'hésite plus, il monte avec son guide dans un fiacre. Les chevaux partent, et au bout de quelques minutes, la voiture entre dans la cour d'un hôtel du faubourg St.-Germain. L'inconnu le prend par la main, le conduit dans un

boudoir élégant, et le laisse seul.

Rosenthal n'attendit pas long-temps. Une porte s'ouvre et il voit..... son épouse. « Louise ! s'écrie-t-il, que dois-je augurer de votre présence en ces lieux? — Edouard, répond cette odieuse femme, tu vois que je tiens ma parole : je t'ai juré en Allemagne de m'attacher à tes pas, d'empoisonner tous les instans de ta vie; eh bien! reconnois la main qui a plongé ton Emilie dans les fers. —Toi? — Moi-même. » L'indignation de Rosenthal étoit à son comble; il alloit éclater, quand songeant aux dangers d'Emilie: « Louise, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux, au nom de ce que tu as de plus cher, sauve une femme innocente et infortunée, que je devienne seul ta victime... Prescris les conditions, prends ma vie, s'il le faut, mais cesse

de persécuter Emilie. —Tu apprends donc enfin à connoître les tourmens d'un amour malheureux ; et moi aussi je les ai éprouvés, ces tourmens affreux, et c'est toi qui me les a causés.... Je suis vengée ! Va maintenant en Allemagne pleurer ton Emilie, tu ne la reverras plus. — Monstre exécrable ! s'écria Rosenthal avec un mouvement menaçant... — Louise, effrayée, se jeta sur sa sonnette et fut bientôt entourée de ses gens. Edouard fut obligé de se retirer ; mais il fut plus que jamais affermi dans la résolution de sauver l'amie de sa Sophie.

Rosenthal se rendit plusieurs jours de suite à la prison d'Emilie sans pouvoir y pénétrer, et pour la première fois, peut-être, l'or trouva un geolier incorruptible. Cependant il ne se rebuta pas, et trouva enfin un

guichetier qui lui procura l'entrée de ce triste séjour. Il trouva Emilie mourante et accablée sous le poids de ses maux; l'infortunée ne tenoit plus à la vie que par le souvenir de ses enfans et de son amie. Rosenthal chercha à ranimer son courage en faisant luire à ses yeux quelques rayons d'espoir; ils résolurent de profiter des dispositions favorables du guichetier et de l'engager à favoriser leur évasion par la promesse d'un sort avantageux en Allemagne. Emilie ne pouvoit se résoudre à abandonner ses enfans : il fut décidé qu'on les enverroit sur la route de Basle, où on les prendroit en passant. Le guichetier promit tout ce que l'on voulut, reçut d'avance une bourse d'or, et les deux amis se séparèrent un peu consolés, après être convenus de ne plus se voir jusqu'au

moment du départ, pour éloigner les soupçons.

Rosenthal ne perdit pas un moment. Il obtint, en sa qualité d'étranger, un passe-port pour lui et pour *son épouse ;* les enfans d'Emilie furent envoyés à Châlons, et des relais disposés sur toute la route de Paris à Basle.

Enfin, la nuit qui devoit couvrir une fuite aussi bien préparée arriva. Rosenthal, enveloppé dans son manteau, se rendit à la prison ; une voiture et deux hommes sûrs l'attendoient à vingt pas. Le guichetier marche devant lui, une porte s'ouvre, son conducteur le fait entrer, et l'enferme brusquement. Rosenthal se trouve seul dans la plus profonde obscurité ; il appelle, l'écho d'une voûte répond seul à sa voix. Il doute encore de la trahison dont il est vic-

time ; mais le traître guichetier, par une ouverture grillée pratiquée à la porte, lui adresse quelques sarcasmes grossiers, et lui souhaite une bonne nuit. Alors seulement il s'aperçoit du piége dans lequel il est tombé et, sans l'espoir d'être encore utile à Emilie, le malheureux Edouard eut terminé sa vie et ses tourmens.

Cependant le fidèle Frantz, inquiet du long retard de son maître, s'étoit avancé vers la prison ; il se voit tout-à-coup attaqué par deux hommes qui veulent le saisir ; mais il étoit armé et parvint à s'échapper. Ne doutant plus du sort de son maître, il se rend chez un négociant de Francfort pour implorer ses services. M. Runter, c'est le nom de ce négociant, se rendit à la prison, et demanda à voir son compatriote : le geolier répondit qu'il étoit au secret.

Cet honnête négociant mit tout en usage, crédit, protections, argent et prières, pour rendre à la liberté son compatriote ; mais tous ses efforts ne réussirent qu'à obtenir un quart d'heure d'entretien avec lui.

La visite de M. Runter fut une grande consolation pour Rosenthal. Il l'instruisit de la cause de son malheur, et le pria, quel que fût le sort réservé à Emilie et à lui, de le laisser ignorer à la Comtesse; il le pria aussi de prévenir son ami Verner que, se trouvant dans l'impossibilité de faire un testament, il le chargeoit, en vertu de sa procuration, de convertir toute sa fortune en argent comptant, et de la remettre, après sa mort, à Sophie, pour en disposer comme elle le jugeroit à propos.

Le comte de Listenai apprit en

Champagne la captivité d'Emilie et de Rosenthal; cet avis l'empêcha de faire partir la lettre dont Sophie l'avoit chargé et qu'elle retrouva depuis.

CHAPITRE II.

Quatre jours s'étoient écoulés, et Rosenthal, flottant entre la crainte et l'espérance, n'avoit encore vu personne que le taciturne guichetier qui lui apportoit sa frugale nourriture. Presque indifférent sur son sort, Emilie étoit l'objet principal de ses inquiétudes; vainement il avoit questionné son gardien, et déjà, il se croyoit condamné à périr ignoré dans cette prison, lorsqu'un bruit de clefs et de voix confuses arrive jusqu'à lui. La porte s'ouvre, son cœur palpite, il s'élance et recule aussitôt, comme si quelque monstre hideux avoit frappé sa vue. C'étoit son épouse

conduite par le conventionnel N***, et au milieu d'eux Emilie pâle et défaillante. « Emilie! s'écrie Rosenthal. » A cette exclamation, l'infortunée tressaillit, lève les yeux et les mains au ciel. « Et lui aussi! dit-elle d'une voix éteinte: tout est perdu! » Ses sanglots l'empêchèrent de continuer, ses genoux fléchirent sous elle, et il fallut la porter sur la misérable couche de Rosenthal.

L'implacable Louise avoit voulu jouir du spectacle des maux qu'elle avoit causés. Par un raffinement de barbarie elle réunissoit ses victimes pour les accabler ensemble du poids de sa haine et de son autorité.

Rosenthal resta d'abord immobile de saisissement et d'indignation; mais la contraction de ses nerfs et le feu de ses regards décéloient la fureur qui le transportoit.

« Eh bien ! tendres amans, dit Louise avec un sourire amer, vous ne remerciez pas la main officieuse qui vous réunit? — Q'entends-je, s'écria douloureusement Emilie, vous avez pu croire..... Les méchans! J'avois tout perdu excepté ma réputation, et les cruels veulent encore me l'arracher. Quoi! c'est une épouse en pleurs sur le tombeau d'un époux si cruellement enlevé à son amour que vous osez calomnier!.... c'est une mère qui ne vit plus que pour ses enfans que vous osez accuser d'une passion criminelle! Ah! Madame, dit-elle, en se traînant aux genoux de Louise, si vous êtes épouse et mère, j'en appelle à votre cœur : le croyez-vous? Au nom de ce que vous avez de cher et de sacré, rendez-moi à mes enfans. » Elle ne put achever et tomba sans

connoissance aux pieds de ses persécuteurs.

« Me serois-je trompée, dit Louise troublée ? — Oui, oui, s'écria Rosenthal, vous vous êtes cruellement trompée. Je n'ai connu Emilie que par ses malheurs, et la pitié seule m'a conduit auprès d'elle. Louise ! au nom de l'humanité, sauvez-la, sauvez l'innocence et la vertu, épargnez à vous-même des remords éternels, n'attendez pas que le temps ait dissipé votre aveuglement ; seul j'ai mérité votre haine, qu'elle s'appesantisse sur moi seul. »

N*** étoit ému, et Louise, étonnée de se trouver sensible, combattoit encore un reste de haine et d'orgueil. Cette femme que la violence de ses passions rendoit souvent vindicative et cruelle, avoit cependant un cœur accessible à la pitié ». C'en

est trop, dit-elle, en prenant Emilie dans ses bras, le ressentiment m'a aveuglée, et mes coups ont frappé à la fois l'innocent et le coupable. Rendez sur-le-champ cette infortunée à la liberté. — Que n'est-il en mon pouvoir de le faire! répondit N***. Le mal est plus facile que le bien ; j'ai eu assez d'autorité pour lui donner ces fers, et je n'en ai aucune pour les faire tomber. — Comment ! Monsieur, s'écria madame Rosenthal outrée de ce discours, la même main qui a plongé l'innocence dans les cachots ne pourroit l'en faire sortir? Eh bien! je partagerai son sort; si elle meurt, je périrai avec elle. Laissez-moi, je ne sors plus d'ici. »

Cette femme, vraiment extraordinaire et extrême en tout, resista à toutes les prières du conventionnel ;

il fallut la traîner de force hors la prison.

A cette époque les factions se combattoient avec le plus grand acharnement, et celle qui triomphoit la veille étoit abattue le lendemain. Tel fut le sort de l'amant de Louise.

N*** tremblant pour sa liberté et pour ses jours, craignit les éclats indiscrets de cette femme violente, et rompit avec elle. Cet abandon mit le comble à l'exaltation de Louise; elle jura de sauver, non-seulement Emilie, mais encore Rosenthal. Elle n'épargna ni or, ni prières, ni faveurs pour parvenir à ce but; mais elle reconnut la vérité de ce que lui avoit dit le représentant, qu'il est mille moyens de faire le mal, et pas un souvent pour le réparer. Tous ses efforts et tous ses sacrifices n'aboutirent qu'à éloigner le jugement,

à lui procurer l'entrée de la prison, et à donner aux deux prisonniers la consolation de passer la journée dans une salle commune. Chaque jour elle les voyoit, chaque jour elle versoit dans leur sein les larmes amères du repentir, et sa haine contre Rosenthal parut entièrement dissipée.

Madame Rosenthal ne se bornoit pas à donner des larmes au sort de ses victimes, elle s'occupoit sans relâche à assurer leur évasion. A force d'or et de promesses, elle parvint à gagner le geolier. Un soir, tandis qu'elle conversoit avec les prisonniers, cet homme se présenta à eux avec les signes de la plus grande frayeur. Il leur apprit que N*** venoit d'être incarcéré, qu'un billet de madame Rosenthal trouvé dans ses papiers (du geolier) avoit fait prendre la résolution de l'arrêter,

ainsi que lui-même, et que, dans peu d'instans, peut-être, ils ne seroient plus libres. Cette nouvelle, loin d'abattre Louise; sembla lui donner un nouveau courage. « Il n'y a donc plus un instant à perdre, dit-elle à cet homme, votre sort est lié au nôtre, fuyons. » Un danger aussi imminent ne permettoit pas de réflexions; le geolier, sous différens prétextes, éloigna ses guichetiers, et sortit de la prison, suivi de Louise, de Rosenthal et d'Emilie.

Cependant tous les dangers n'étoient pas surmontés. La promptitude de leur fuite n'avoit pas permis qu'ils prissent aucune précaution pour sortir de Paris. Ils se trouvoient à minuit, au milieu de cette ville immense, sans asile, craignant à chaque pas d'être surpris par les patrouilles; ils manquoient d'argent

et n'osoient retourner dans leurs demeures, où ils auroient pu rencontrer des gens de la police.

Le geolier avoit une vieille tante qui demeuroit proche la barrière de Sèvres ; ils s'y rendent, et après mille dangers, ils arrivent à la demeure de Marguerite.

Cette brave femme, malgré les dangers qu'elle couroit en donnant l'hospitalité aux fugitifs, n'hésita pas à leur accorder un asile. O vous! qui vous plaisez à répéter jusqu'à satiété les crimes de quelques scélérats, qui paroissez avoir pris à tâche de déshonorer votre patrie aux yeux des étrangers, pourquoi vous taisez-vous sur ces actes d'un vertueux dévouement ? Oui, dans ces jours de deuil, l'humanité a été aussi honorée dans le silence qu'elle a été insultée publiquement ; et les Fran-

çais, par leur empressement à sauver les victimes de la plus détestable tyrannie, ont montré autant d'héroïsme dans l'intérieur, qu'ils en ont déployé sur leurs frontières.

La pauvre Marguerite n'avoit qu'une chambre à offrir à ses hôtes; mais sa pauvreté même faisoit leur sûreté. Son humble couchette, un peu de pain et d'eau furent les seuls secours qu'elle put offrir à Emilie, qui étoit fatiguée et souffrante. La petite troupe s'occupa aussitôt des moyens d'assurer sa fuite et son existence. Ils étoient sans argent, leurs amis étoient émigrés ou incarcérés, Rosenthal ne connoissoit personne à Paris. Dans cet embarras, Emilie se rappela une femme qui avoit pris soin de son enfance, et qui lui avoit toujours marqué le plus tendre attachement. « Marie, dit-

elle, a épousé un batelier qui demeure proche les Invalides; si elle est à Paris, je ne doute pas que son zèle ne nous fasse trouver des ressources; mais quelquefois elle accompagne son mari dans ses voyages. — Je cours chez cette femme, s'écria Rosenthal, l'obscurité me favorise. » Quelque périlleux que fût ce parti, c'étoit le seul qu'ils eussent à prendre, et Edouard sortit, accompagné des vœux de ces infortunés.

Ils passèrent tous les heures de la nuit dans une attente bien pénible; mais lorsque le jour parut ils conçurent les plus vives inquiétudes. Rosenthal ne paroissoit pas. Etoit-il arrêté? Le moindre bruit les jetoit dans de mortelles alarmes.

A neuf heures quelqu'un frappe: ils se regardent en silence; personne n'ose répondre ni ouvrir. Enfin

Louise se lève et ouvre la porte à une femme qui, tenant un panier, se précipite dans la chambre, la parcourt avec des yeux inquiets, aperçoit Emilie et se jette à genoux auprès du lit où elle reposoit. « Ma bonne maîtresse! » s'écrie-t-elle en sanglotant. Bientôt elle se lève et sort de son panier des provisions dont ils avoient tous grand besoin. Pendant qu'ils réparoient leurs forces, Marie prit la parole. « Renaud devoit partir ce matin, avant le jour, pour conduire son bateau à Rouen; il venoit de se lever, et nous parlions justement de nos inquiétudes à votre sujet, ma bonne maîtresse, quand on a frappé à notre porte. Mon mari ouvre, et nous voyons un grand beau monsieur que nous ne connoissons pas. A peine a-t-il dit qu'il vient de votre part, que nous l'accablons de

questions. Renaud a sur-le-champ résolu de retarder son voyage jusqu'au soir ; à la faveur de la nuit, vous vous rendrez dans son bateau, il vous conduira jusqu'à Rouen, d'où vous irez facilement dans quelque pays étranger. — Non, non, ma chère Marie, répliqua Emilie, nous ne partirons pas tous, mon état m'interdit un aussi long voyage, et je ne pourrois me résoudre à me séparer de mes enfans. — Mon Dieu ! que je suis sotte ! s'écria Marie ; c'est par là que j'aurois dû commencer. Vos enfans sont en sûreté ; madame de Vergy les a conduits dans sa maison auprès de Mantes. Si vous voulez, mon mari vous débarquera là en passant ; vous serez, dans cette maison, bien cachée, entre vos enfans et cette bonne tante qui vous aime de tout son cœur ». Emilie, dans

le premier transport de sa joie, embrassa Marie, qui continua de la sorte. « Le monsieur a observé que vous vous trouviez sans le sou. — Hélas ! a dit Renaud, je n'ai rien à vous offrir que ma bonne volonté. Quelques méchans assignats qui nous seront nécessaires pour la route, composent toute ma fortune. Mais il me vient une idée : je vais rôder autour de la maison de madame D***; je sais qu'on y a mis les scellés, et qu'on n'a encore rien déplacé; je connois le gardien, c'est un ivrogne; je sonderai le terrein, et je verrai.... Enfin, suffit.... j'y cours. — Quand Renaud fut parti, j'engageai le monsieur à se tenir caché chez nous; j'allai acheter ces provisions, et me voilà. — Puisse-t-il réussir, dit Emilie; mais je crains bien que la police n'ait enlevé mes papiers et mes ef-

fets. Si cependant Renaud parvient à pénétrer dans ma maison, dis-lui qu'il trouvera au fond du logement du portier une porte qui a échappé à l'attention de ceux qui ont mis les scellés ; cette porte donne sur un escalier dérobé qui conduit à mon cabinet. Là, auprès de la cheminée, dans le lambris, est une petite armoire si bien masquée, qu'elle n'a pas été soupçonnée ; un bouton sert à l'ouvrir : cette cachette renferme mon argent, mes bijoux et mes papiers. » Marie fit un saut de joie et courut rejoindre son mari.

Renaud étoit de retour. Il avoit appris que rien n'étoit encore enlevé chez Emilie. Il avoit vu son compère Roger, le gardien des scellés, et lui avoit promis de revenir le soir boire une bouteille. Marie, en arrivant, trouva Rosenthal vêtu en garçon ba-

telier. Une énorme cravate et les larges bords d'un chapeau cachoient sa figure. Marie leur fit part, avec la plus grande exactitude, des instructions qu'Emilie lui avoit données, et dès-lors ils ne doutèrent plus de la réussite de leurs projets.

Aussitôt que le jour eût commencé à tomber, Rosenthal et Renaud s'acheminèrent vers la maison d'Emilie. Le gardien les attendoit précisément dans la maison du portier. « Bon soir, père Roger ! — Bon soir, compère ! Voilà ce qu'on appelle un homme de parole. A propos, je ne peux pas sortir d'ici, il faut que je reste à mon poste. — Qu'à cela ne tienne, compère ; voilà Jean, mon garçon, qui ira chercher ce qu'il faut. Entends-tu, Jean ; du vin, deux cervelats et du pain. — Tu as là un garçon que je ne connois pas. — Je

le crois bien, je ne l'ai que d'aujourd'hui. — Qu'as-tu donc fait de Nicolas? — Je m'en suis debarrassé en lui donnant son congé : je ne pouvois pas me fier à lui pour mon voyage. — Tu vas donc à Rouen, toi. Moi, je gagne ma vie sans me donner tant de mal. Sais-tu bien, compère, que je fais un bon métier? — Oui, mais tu es là comme en prison. — D'accord, mais la prison est belle, et sans compter les profits..... — Les profits? — Oui; ces maisons d'aristocrates regorgent d'argent, il n'y a qu'à se baisser. — Bah! et les scellés? — Les scellés?... Mais, chut! voilà ton garçon. »

Rosenthal arriva avec les provisions. La bouteille destinée à Roger étoit marquée, et contenoit une dose de laudanum suffisante pour provoquer un sommeil subit et pro-

fond. Renaud prenant les bouteilles : « Ah ! ça, compère, chacun la sienne, et vive la joie ! » En moins d'une demi-heure le breuvage fit son effet. Lorsque Rosenthal vit le compère Roger bien et duement endormi sur la table, il se glissa dans le cabinet indiqué, et ouvrit sans peine l'armoire à secret. Il rassembla précipitamment l'argent et les bijoux. En visitant les papiers, il trouva un paquet avec cette suscription : *Correspondance de Sophie ;* il se saisit avidement de ce trésor et s'empressa de rejoindre son compagnon. Roger dormoit toujours : ils le laissèrent au milieu des bouteilles, et prirent le chemin du quartier des invalides.

En moins d'une heure toute la société fut embarquée, graces à l'activité de Renaud. Emilie se trouva commodément couchée sur un bon

matelas que la prévoyante Marie avoit fait étendre dans le bateau.

Le château de madame de Vergy étoit situé sur le bord de la Seine, au-dessous de Mantes; Emilie eut le plaisir d'embrasser ses enfans et sa tante le lendemain du départ. Louise et Rosenthal ne se séparèrent pas de cette intéressante femme sans lui donner les assurances de la plus tendre amitié. Louise renouvela la demande d'un pardon qu'Emilie lui avoit déjà plusieurs fois accordé. Elle poussa plus loin la générosité, et la força d'accepter tout ce qu'elle possédoit d'argent comptant.

Le voyage, jusqu'à Rouen, fut également heureux. En arrivant ils furent reçus par un navire hambourgeois prêt à mettre à la voile. Ils passèrent à Hambourg sans accident, et là ils furent quittés par le geolier,

qu'ils avoient largement récompensé.

Un malheur commun, l'habitude d'être ensemble, les attentions empressées de Rosenthal, avoient éteint la haine dans le cœur de Louise. Bientôt cette femme inconcevable, par une de ces bizarres contradictions de l'esprit humain, éprouva la plus violente passion pour cet époux, si long-temps l'objet de ses mépris.

En arrivant à Cassel, ils rencontrèrent le chevalier de Mercour, qui leur apprit l'occupation de Francfort par les Français. Cette nouvelle les força d'attendre une occasion favorable pour rentrer dans leurs foyers. Cette rencontre fut également agréable à Rosenthal et au Chevalier. Celui-ci étoit réduit aux derniers expédiens, et ce fut avec bien du plaisir qu'il accepta un logement et la table chez son ami. Ro-

senthal brûloit d'avoir des nouvelles de Sophie, mais le Chevalier ne put lui en donner. Il avoit vaguement entendu dire que le Comte avoit été grièvement blessé en Champagne, et qu'il s'étoit retiré à Trèves, auprès de son épouse.

Le Chevalier n'ignoroit pas les aventures de madame de Rosenthal. Il connoissoit la violence de ses passions, son esprit fier et indépendant, et il forma sur ces notions un plan de séduction qui devoit le mettre à l'abri des besoins dont il étoit menacé par la mauvaise tournure des affaires de l'émigration.

Il s'appliqua à entretenir l'éloignement de Rosenthal pour son épouse, dont il ne tarda pas à reconnoître l'étrange changement, et il mit en œuvre tous les moyens possibles de séduction pour se faire aimer de Louise.

Ses succès auprès de Rosenthal furent faciles, mais il n'avoit encore fait aucun progrès dans le cœur de Louise, quand ils reçurent la nouvelle de la reprise de Francfort par les troupes hessoises. Ils s'empressèrent de retourner dans leurs foyers, où le chevalier de Mercour les suivit sans se faire beaucoup prier.

CHAPITRE III.

Nous avons laissé la comtesse de de Listenai à Trèves, attendant avec impatience l'époque de son retour dans sa patrie. Les premières lettres qu'elle reçut de son mari furent satisfaisantes, et déjà elle s'occupoit des préparatifs de son départ, lorsqu'elle vit arriver le Comte, qui avoit été blessé devant Verdun.

Bientôt les nouvelles les plus désastreuses firent évanouir ses premières espérances, et la retraite du roi de Prusse acheva d'accabler les émigrés. Les inquiétudes du Comte retardoient sa guérison, et, pour comble de malheur, il fut attaqué

de la [illegible]elle épidémie qui enleva la moitié de l'armée prussienne. Sur ces entrefaites, la marche rapide des Français sur Trèves jeta l'alarme dans cette ville. Tous les émigrés s'enfuirent, et le danger parut si pressant, qu'on crut devoir en prévenir M. de Listenai; mais il se trouva si foible, qu'il sentit que bientôt la mort le soustrairoit à tous les dangers. Alors il fit part à Sophie de la fin tragique de son père, de l'arrestation d'Emilie et de Rosenthal, enfin du triste état de leurs affaires. A ces terribles nouvelles, l'infortunée Comtesse tomba dans un profond évanouissement, dont elle ne revint que pour recevoir les derniers soupirs de son époux.

Le sort de Sophie étoit affreux : elle se trouva seule et sans ressources; mais elle se résigna, et, pui-

sant de nouvelles forces dans la religion et dans l'amour maternel, cette femme courageuse résolut de consacrer à sa fille le reste de son existence. Elle ne doutoit pas que si Rosenthal parvenoit à retourner en Allemagne, elle ne trouvât en lui un protecteur; mais il lui répugnoit de contracter de nouvelles obligations envers un homme à qui elle en devoit déjà beaucoup qu'elle craignoit de ne pouvoir jamais acquitter, envers un homme sur-tout que la nature de ses sentimens devoit faire éviter. Elle sentit que désormais il ne falloit chercher de ressources que dans le travail et l'économie.

Elle vendit sa voiture, ses bijoux, et tous les effets qui ne lui étoient pas strictement nécessaires. Ce ne fut pas sans la plus vive douleur

qu'elle se vit forcée de congédier ses domestiques, qui lui étoient depuis long-temps sincèrement attachés; mais le sacrifice qui coûtoit le plus à son cœur étoit de se séparer de Caroline. Elle hésita long-temps, et à la première ouverture qu'elle lui en fit, cette jeune personne se jeta à ses genoux, arrosa ses mains de larmes, et la conjura avec tant d'instances de ne pas l'éloigner, en assurant qu'elle trouveroit dans son travail les moyens de ne pas lui être à charge, que Sophie ne put lui refuser cette faveur.

Enfin, après avoir pris ces tristes et pénibles arrangemens, la Comtesse se rendit à Bertrich, auprès de madame W***, qu'elle se proposoit de consulter. Mais la crainte qui précédoit les armées françaises avoit pénétré jusques dans cette retraite. Tous

les étrangers hâtoient leur départ. Madame W*** engagea Sophie à se réfugier dans la ville de Francfort : ce parti lui parut raisonnable, elle s'y résigna.

Arrivée à Francfort, la comtesse de Listenai loua un appartement modeste chez une veuve nommée madame Lang. Lorsqu'elle y fut établie, elle résolut, pour ménager ses ressources, d'utiliser ses talens. Sophie devoit offrir au public ses pinceaux, et Caroline son aiguille.

Elles se mirent à l'ouvrage sans différer, et madame Lang se chargea de la vente. Sophie et Caroline ne sortoient que pour aller à l'église, et elles avoient l'attention de s'envelopper pour ne point être reconnues. Deux fois la Comtesse rencontra Rosenthal ; elle parvint chaque fois à réprimer l'émotion que

lui causoit cette vue ; mais elle éprouva une vive satisfaction de le savoir échappé aux dangers qui le menaçoient à Paris. Elle desiroit pouvoir le questionner au sujet d'Emilie ; mais elle avoit fait vœu d'éviter Rosenthal, et elle réprima encore ce desir.

La perfection des ouvrages de Sophie et de Caroline leur donna la plus grande vogue. Madame Lang se chargeoit du débit ; mais en cachant leurs noms, elle ne faisoit pas mystère de leur demeure. Un matin on vint dire à madame de Listenai qu'une dame desiroit lui parler ; elle hésitoit encore à recevoir cette visite, lorsque la porte s'ouvrant, lui offrit madame Rosenthal appuyée sur le bras du chevalier de Mercour. Sophie jeta un cri de surprise, et s'enfuit dans un cabinet

d'où les prières du Chevalier ne purent jamais la faire sortir.

Cet événement décida la Comtesse à changer de maison, et malgré son attachement pour madame Lang, elle se retira le jour même dans un nouvel asile. Les deux amies continuèrent à travailler; mais, privées de l'industrie de leur ancienne hôtesse, le profit qu'elles retiroient de leurs ouvrages suffisoit à peine à la dépense la plus modérée; et Caroline ne voyoit pas sans la plus vive douleur que sa bienfaitrice s'imposoit de pénibles privations. Mais quels sacrifices sont pénibles pour l'amour maternel et pour l'amitié?

CHAITRE IV.

Le chevalier de Mercour voyoit avec dépit l'inutilité des efforts qu'il avoit faits pour subjuger madame Rosenthal Son projet étoit de la déterminer à lui donner sa main après un divorce avec son époux. Il sentoit que, pour arriver à ce but, il falloit détruire entre eux tout espoir de raccommodement, et que la présence de madame de Listenai lui devenoit indispensable. Il se contenta d'abord, auprès de Louise, du rôle de confident, et mit tous ses soins à la découverte de la Comtesse. Ses recherches furent longtemps infructueuses; mais de quelle

joie ne fût-il pas transporté en apprenant que Sophie demeuroit chez madame Lang. Cette joie ne fut pas de longue durée, car le lendemain de son indiscrète visite, il apprit, non-seulement que madame de Listenai avoit quitté sa demeure, mais encore que l'on ignoroit le lieu où elle s'étoit retirée. Rosenthal, qui accompagnoit le Chevalier dans cette seconde visite, fut réellement au désespoir. Il se fit donner les plus grands détails sur Sophie, et fut pénétré d'admiration quand il apprit sa courageuse résolution : combien il s'affligea d'être privé du plaisir d'adoucir son sort !

Rosenthal connoissoit la piété de Sophie; il résolut de parcourir chaque jour toutes les églises catholiques de la ville. Se trouvant un soir à la porte d'un de ces temples, il vit sor-

tir une femme voilée et mise simplement, dont la tournure et la démarche lui parurent être celles de Sophie. Il la suivit jusqu'à son logis, et remarqua soigneusement la maison où elle entra. Il s'y rendit le lendemain. Madame Zoller, la maîtresse, à qui il s'adressa, lui assura qu'il se trompoit, et qu'elle étoit la seule personne de son sexe qui habitât la maison. Rosenthal, ainsi éconduit, mais bien certain de ne s'être pas trompé, conçut des soupçons; il questionna les voisins, qui ne purent lui donner que des réponses vagues. Il prit le parti de s'établir chaque soir dans la rue, et parvint enfin à surprendre Caroline au moment où elle sortoit. Cette jeune personne voulut d'abord lui échapper; mais, touchée par les prières de Rosenthal, par les marques du vif

intérêt qu'il parut prendre au sort de son amie, elle consentit à l'entendre. Réfléchissant aussi que, dans l'extrémité à laquelle elles étoient réduites, les services de Rosenthal pourroient être utiles à la Comtesse, dont elle ne pouvoit concevoir l'obstination, Caroline facilita à Rosenthal les moyens d'arriver jusqu'à Sophie.

Madame de Listenai ne put cacher sa surprise et son émotion ; mais se remettant aussitôt, elle prit un air de dignité qui déconcerta un peu Rosenthal. Cependant il lui fit part de ses aventures, et de celles d'Emilie, de leur évasion, de leur heureuse arrivée au château de madame de Vergy et à Rouen ; il termina par dire à la Comtesse qu'Emilie, en lui remettant ce qu'elle possédoit alors en argent, l'avoit chargé d'acquitter cette somme entre

les mains de son amie. Il parvint, au moyen de cette tournure délicate, à faire accepter vingt-cinq louis à Sophie, qui ne voulut rien prendre au-delà. « Je ne puis, dit-elle, me décider à contracter des dettes que je serai peut-être dans l'impossibilité de payer.

Rosenthal, dans cette première visite, n'osa parler de son amour; il se contenta de la promesse que Sophie ne le fuiroit plus et qu'elle l'admettroit quelquefois chez elle. En accordant cette grâce, madame de Listenai prit la résolution de fuir à la première imprudence de son ami.

Louise, cependant, sentoit croître chaque jour sa passion pour son époux; ni l'indifférence marquée de celui-ci, ni les soins du Chevalier, ne purent l'affoiblir. Elle ignoroit les

relations de Rosenthal avec madame de Listenai, quoique l'un et l'autre ne laissassent guère passer de jour sans se voir.

La Comtesse avoit expliqué à Rosenthal les conditions qu'elle exigeoit pour le recevoir ; mais lui ne put supporter une aussi pénible contrainte, et parla un jour avec tout le feu d'un amour long-temps comprimé. Il lui représenta qu'elle étoit libre de ce côté, que madame Rosenthal étoit disposée à un divorce, et que rien ne devoit empêcher que Sophie lui accordât le prix de sa constance. Sophie parut réfléchir un instant, puis couvrant ses yeux avec ses mains : « Elle m'est donc enlevée aussi, cette consolation, dit-elle! » Rosenthal se jeta à ses genoux, la conjura de lui pardonner, promit d'être plus réservé à l'avenir, et se

retira désespéré du mauvais succès de cette tentative.

Voici ce qui donnoit à Rosenthal l'espoir d'un divorce. Quelques jours avant son explication avec Sophie, il avoit confié au chevalier de Mercour ses chagrins et la sévérité de la Comtesse. « Comment, Edouard, une aussi longue habitude ne vous a-t-elle pas mis au fait des principes de cette femme extraordinaire? Encore dans les liens du mariage, vous osez lui parler de vous unir à elle! Commencez par consommer votre divorce, alors rien ne s'opposera à votre bonheur. Sophie fuiroit-elle votre présence si vous lui étiez indifférent? — Ah! si je suis aimé de Sophie, je n'en suis pas moins malheureux! Louise, par une bizarrerie cruelle, après avoir voulu me faire assassiner à Paris, a passé d'une

haine effrénée au sentiment que je voulus jadis lui inspirer.... Jamais elle ne consentira à un divorce, et vous savez que si elle n'y donne son consentement, je ne puis me séparer d'elle sans me ruiner. — Eh bien! ce consentement n'est pas impossible à obtenir : laissez-vous guider par moi, et je vous réponds que bientôt Louise en viendra au point de présenter elle-même l'acte de divorce à signer. — Excellent ami! parlez, prescrivez-moi ce que je dois faire. — Feignez pour Louise un amour que vous paroîtrez combattre, une jalousie que vous aurez l'air de vouloir déguiser, mais qui se trahira malgré vous; jouez bien ce rôle et je vous réponds du succès. » Rosenthal promit tout, mais désespéroit de réussir.

Le même jour, le Chevalier se

trouvant seul avec Louise, lui apprit qu'il venoit d'avoir une scène assez vive avec son époux, et qu'il ne doutoit plus que Rosenthal ne fût amoureux et jaloux; « Et de qui? — De vous. — De moi! Cela est impossible. — N'en doutez-pas, Madame, la honte seule d'un retour vers vous, après l'éclat de votre séparation, le retient encore. Il se tait; mais continuez à me donner des marques de bonté, et la jalousie le ramènera à vos pieds. — Quel bonheur! je le verrois encore à mes genoux! s'écria l'orgueilleuse Louise. »

Les deux époux suivirent fidèlement les conseils du perfide Mercour. Madame Rosenthal s'applaudit d'abord de ses succès; mais voyant au bout d'un mois qu'Edouard gardoit encore le silence, elle ne put s'empêcher de soupçonner le Che-

valier et de lui adresser quelques reproches.

« Je conçois votre impatience, Madame, lui dit Mercour, et je ne vous ai point trompée en vous assurant que Rosenthal est amoureux de vous et jaloux de moi. Mais mettez-vous à sa place; son embarras est extrême; songez d'ailleurs aux événemens passés. — Eh ! bien, que dois-je faire ? — Il faut frapper un grand coup, et le mettre dans la nécessité de s'expliquer. Menacez-le d'un divorce. U n divorce ! Songez donc.... — J'ai tout prévu. Plus ce moyen est extrême, et plus il sera effrayé, plus il sentira la nécessité de se montrer à découvert. Vous ferez dresser l'acte de divorce, et vous lui proposerez, devant vos parens assemblés, d'y adhérer. S'il refuse son consentement, et qu'au lieu de

tomber à vos genoux, il prétende se prévaloir de cet écrit, l'acte étant entre vos mains, vous pourrez l'annuller. — Et s'il signe ? — Alors.... Mais cela est impossible. — Enfin, s'il signe ? — Il ne vous restera d'autre parti que celui d'oublier, en faisant un autre choix, un homme indigne de vos bontés. — J'y réfléchirai. »

Louise passa la journée et la nuit qui suivirent cet entretien dans la plus grande agitation. Le lendemain elle fit appeler le Chevalier, et lui annonça qu'elle étoit décidée. L'acte de divorce fut sur-le-champ dressé par un officier public, et présenté le soir même à Rosenthal, devant une assemblée de famille. Rosenthal, transporté de joie, hors de lui, troublé par le plaisir qu'il ressentoit, parut à son épouse telle qu'elle désiroit le trouver. Il refusa d'abord

de signer, et réclama un entretien particulier avec Louise. Il finit par exiger qu'elle signât la première. Madame Rosenthal, pleine d'espérance à la vue de tant d'agitation, signa et présenta la plume à son époux, qu'elle s'attendoit de voir tomber à ses pieds; mais Edouard, qui pouvoit à peine modérer ses transports, s'empressa de signer, et de revêtir l'acte de son dernier caractère d'authenticité.

Louise ne put contenir sa fureur, elle accabla Rosenthal et le Chevalier d'injures et de reproches. Pendant plusieurs jours elle resta enfermée, méditant des projets de vengeance, et ne reçut personne. Cependant, à force de sollicitations, le Chevalier parvint à la voir. Louise avoit depuis long-temps éloigné d'elle tous ses parens, et Mercour pou-

voit seul l'aider dans ses desseins. Elle lui reprocha d'abord d'avoir été le complice de son mari. Le Chevalier se défendit vivement de cette inculpation. « J'ai été dupe comme vous, lui dit-il, et avec d'autant plus de facilité que l'amour avoit mis un bandeau sur mes yeux. Ma franchise vous déplaira peut-être, mais il m'est impossible de me taire plus long-temps. Je vous aime, adorable Louise; vous croirez peut-être que l'amour qui devoit me faire desirer ce divorce, m'avoit rendu le complice de Rosenthal; mais j'en jure par vos charmes, je faisois à votre bonheur le sacrifice du mien; Rosenthal m'a trompé comme vous. — Nous devons donc unir nos ressentimens; je n'aurai point de repos que je ne sois vengée; aidez-moi, et ma main sera la récompense de vos services. »

Le Chevalier n'étoit pas homme à attaquer l'intrépide Rosenthal à force ouverte; il n'étoit pas non plus dans ses principes de se défaire d'un ennemi par des voies criminelles; la proposition de Louise le surprit et l'inquiéta, et il chercha à connoître quels étoient ses projets.

« Je ne vois qu'un moyen, dit-il, pour parvenir sûrement à votre but; Rosenthal ne peut être complètement malheureux que dans la personne de Sophie : c'est donc là que nos coups doivent porter. Le duel n'offre qu'un succès douteux, il pourroit procurer un nouveau triomphe à celui qui fut votre époux.... — Non, non s'écria Louise, ce n'est pas ainsi que je me venge. Je veux qu'il soit malheureux, et qu'il le soit long-temps, afin que je puisse me rassasier à loi-

sir du spectacle de ses tourmens. — Je connois Rosenthal et la Comtesse, dit le Chevalier ; celle-ci cédant à l'amour qu'elle combat depuis si long-temps, ne survivra pas à sa foiblesse, ou, maudissant son séducteur, elle ira dans quelque retraite ignorée passer sa vie au sein du désespoir ; Rosenthal perdant sa maîtresse, et la perdant par sa faute, deviendra le plus malheureux des hommes. — Qu'elle tombe, cette vertu superbe, s'écria Louise, qu'elle tombe, cette rivale abhorrée ; qu'en horreur à lui-même, Rosenthal maudisse son triomphe et reconnoisse la main qui l'aura précipité dans l'abîme! »

Tel étoit l'infâme complot qui se tramoit contre Sophie, tandis que cette infortunée fuyoit le trop dangereux Rosenthal. Elle étoit retour-

née chez madame Lang, qui lui avoit promis le plus inviolable secret sur son asile. Edouard, aidé du Chevalier, que depuis son divorce il regardoit comme le plus précieux des amis, s'épuisoit en vaines recherches.

Cependant le divorce de Louise devint la nouvelle du jour; Caroline l'apprit, et, transportée de joie, courut en faire part à sa bienfaitrice, dont le bonheur, suivant elle, ne pouvoit plus éprouver d'obstacles. Mais quelle fut sa surprise de la trouver insensible à cet événement! « O mon Dieu! dit-elle, vous qui m'avez jusqu'à ce jour donné la force de remplir mes devoirs, ne me retirez pas votre appui. C'est à présent qu'il est plus que jamais nécessaire d'éviter cet ennemi de mon repos ». Caroline ne comprit pas le

sens de ces paroles ; elle croyoit qu'il étoit suffisant que Rosenthal fût libre ; mais elle ne savoit pas que la religion interdisoit à Sophie de s'unir avec un homme dont l'épouse existoit encore.

Cette jeune personne, élevée dans d'autres principes, n'attribuoit qu'au caprice les refus de madame de Listenai ; elle résolut de la servir malgré elle, et écrivit à Rosenthal pour lui donner l'adresse de la demeure de Sophie. Rosenthal accourut ; madame Lang étoit absente, et Caroline l'introduisit dans la maison. Sophie fut extrêmement surprise de cette visite inattendue ; mais des signes d'intelligence qu'elle remarqua entre Edouard et son amie l'eurent bientôt mise au fait. « Croyez, Monsieur, dit-elle à Rosenthal, que dans ma situation un ami me consoleroit de bien

des peines ; mais vous m'avez imposé l'obligation de renoncer à des sentimens que je vous auroit conservés si l'honneur et la vertu eussent toujours été vos guides. — Cruelle Sophie, s'écria Rosenthal! quoi, c'est dans un moment où le sort a renversé les obstacles qui s'opposoient à notre bonheur, que vous voulez me bannir! — Tous les obstacles! et votre épouse? — Je n'en ai plus. — Le lien civil est rompu, mais celui que la religion a formé subsiste, dans toute sa force. — Quelle erreur!... — Rosenthal, nos cœurs et nos pensées ne furent que trop souvent d'accord, nous différons sur un seul point; ce que votre religion peut permettre, la mienne le défend ». Rosenthal vit bien qu'il ne pourroit convaincre la Comtesse dans une première visite; il se retira avec

l'espoir de réussir avec le temps et de vaincre ces scrupules.

Madame de Listenai avoit épuisé, dans cette pénible entrevue, tout son courage et toutes ses forces. Lorsqu'elle se trouva seule, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, l'amour maternel vint combattre ses scrupules, et déjà elle se reprochoit sa conduite, quand la religion, faisant briller son flambeau à ses yeux, soutint son courage et ranima ses forces. Effrayée de sa foiblesse, elle résolut de s'y soustraire par une prompte fuite.

L'indiscrétion de Caroline avoit diminué de beaucoup l'amitié que lui portoit la Comtesse. Elle lui écrivit: après de légers reproches, elle lui donnoit le conseil de s'attacher à quelque maison opulente en qualité d'institutrice, et lui promet-

toit un asile dans sa maison si jamais la fortune lui sourioit de nouveau. Sophie, dans cette lettre, lui laissoit ignorer le lieu où elle devoit se retirer.

Le lendemain elle éloigna Caroline sous différens prétextes ; elle remit sa lettre à madame Lang, et monta avec sa fille dans une voiture qui les conduisit en quelques heures à Offembach.

CHAPITRE V.

MADAME de Listenai avoit soigneusement conservé, pour s'en servir dans des circonstances imprévues, la petite somme qu'elle avoit reçue de Rosenthal. Elle fut obligée de l'employer à l'acquittement de ce qu'elle devoit à madame Lang, au voyage d'Offembach et aux frais de son séjour dans cette ville, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé les moyens d'utiliser ses talens. Sous le nom de madame de Vermont, veuve d'un émigré, elle prit un appartement garni où, pour une modique pension, on lui fournit à manger. Elle s'assujétit à la plus grande retraite;

mais bientôt s'apercevant que sa santé et celle de sa fille souffroient de cette réclusion, elle hasarda de courtes promenades aux portes de la ville.

Un jeune avocat, nommé Wild, occupoit un appartement dans la même maison; il ne put voir sa jeune voisine sans la desirer. M. Wild, quoique grand et bel homme, avoit dans le regard quelque chose de sinistre et de repoussant. Il offrit son bras à madame de Listenai dans ses promenades; et malgré ses refus, il s'obstina à la suivre. Cet avocat s'aperçut facilement de l'état de gêne dans lequel Sophie se trouvoit, et il hasarda des propositions qui furent rejetées avec mépris; animé, plus que découragé, par ces obstacles, il redoubla ses importunités, et la malheureuse Comtesse fut de nouveau réduite à s'enfermer. Un mois

s'écoula de la sorte, et ses fonds commençoient à s'épuiser; elle fit part de son embarras à son hôtesse, et la pria de lui procurer de l'ouvrage.

Cette femme étoit bien loin de ressembler à madame Lang. La confidence de Sophie lui inspira des craintes sur son paiement; elle signifia à la Comtesse de chercher un autre logement. Wild étant survenu, s'opposa vivement à cette résolution, et madame de Listenai eut la douleur de se voir cautionnée par l'homme qu'elle méprisoit le plus. Elle préféra quitter cette maison, et déclara qu'elle en sortiroit à la fin de la semaine. Wild se mordit les lèvres en entendant cette réponse, et ses yeux devinrent plus sinistres que de coutume.

Le soir, madame de Listenai reçut un billet signé Henriette Vanhuysen,

dans lequel on lui disoit qu'ayant entendu parler de son talent pour la peinture, on desiroit savoir si elle consentiroit à faire quelques portraits, et qu'en cas d'affirmative on l'enverroit chercher dès le lendemain matin. Sophie, surprise de cette lettre, demanda à son hôtesse qui étoit madame de Vanhuysen; cette femme lui dit que c'étoit l'épouse d'un des plus riches fabricans d'Offembach. Un secours aussi inespéré la combla de joie; elle répondit qu'elle se tiendroit prête pour le lendemain.

A huit heures précises, une voiture vint la prendre et la conduisit à une maison dont le peu d'apparence la frappa. Elle entra cependant, et suivit une servante qui, l'ayant conduite dans un cabinet, la pria d'attendre quelques minutes.

Quelle fut la frayeur de Sophie en voyant tout-à-coup paroître l'infâme Wild, qui, la prenant dans ses bras, voulut l'entraîner sur un sofa. L'infortunée Comtesse résista de toutes ses forces et remplit l'air de ses cris; mais voyant que persoune ne venoit à son secours, et que l'épuisement de ses forces alloit la livrer au pouvoir de ce scélérat, elle se saisit précipitamment d'un couteau qui se trouvoit sur une table, et le drigea vers Wild en le menaçant de l'en frapper s'il ne la laissoit en liberté. Cet homme, aussi lâche que vil, resta immobile d'effroi, et Sophie, profitant de cette circonstance, s'élança hors du cabinet et sortit de la maison.

Elle rentra chez elle toute tremblante et sans voir son hôtesse, qu'elle soupçonnoit être la complice de Wild,

Ses réflexions lui firent envisager toute l'horreur de son état. La misère et la mort ne l'effrayoient pas, mais le sort de sa fille la désespéroit. Elle résolut d'écrire au prince de C*** et à quelques amis de son époux qu'elle présumoit se trouver auprès du Prince, pour réclamer des secours. Cette idée calma un peu son agitation. Après avoir passé la nuit à réfléchir, à arroser sa fille de ses larmes, un sommeil bienfaisant vint, vers le matin, suspendre pour quelques heures le sentiment de ses maux.

En s'éveillant elle apprit que Wild étoit parti pour Wurtzbourg. Le temps étoit beau, et se sentant le besoin de prendre l'air, elle résolut de mettre à profit l'absence de son persécuteur pour faire une promenade.

Après une heure de marche, elle

se trouva fatiguée et s'assit sous un arbre, à peu de distance de la route. Tout-à-coup elle entendit le bruit d'une voiture qui venoit de son côté. Elle leva la tête et reconnut, dans un élégant phaéton, Rosenthal et le chevalier de Mercour. Saisie de frayeur elle se jeta derrière une haie, et respirant à peine jusqu'à ce que le bruit lointain de la voiture lui eut appris qu'elle n'avoit plus rien à craindre.

En rentrant elle trouva chez son hôtesse une dame qui l'attendoit. Madame Guth étoit restée veuve sans enfans d'un riche négociant; elle avoit adopté la fille d'une parente de son mari. Wild étoit son neveu, et elle venoit présenter à madame de Listenai des excuses sur les chagrins qu'il lui avoit causés. Cette digne personne ne crut pouvoir mieux

réparer la conduite de ce neveu qu'en offrant à Sophie un asile dans sa maison, et l'éducation de Néthienne, sa pupille. Cette proposition fut acceptée avec la plus vive sensibilité.

Sophie passoit des jours sereins dans sa nouvelle retraite. Son temps étoit partagé entre les soins qu'elle donnoit à l'éducation de Néthienne et de Lolotte, et la société de madame Guth. Ce calme heureux fut instantanément troublé par l'arrivée de Wild. Il se présenta, sans être attendu, chez sa tante; Sophie, en le voyant, voulut sortir de l'appartement; mais cet homme, autrefois si arrogant, se montra tellement respectueux et soumis, qu'elle se laissa désarmer.

Wild, depuis ce jour, vint plus souvent chez sa tante. Un change-

ment total se fit remarquer dans sa conduite; il publia hautement que les vertus de la belle Française avoient opéré sa conversion. Sophie, malgré ces beaux sentimens, résolut de mettre dans sa conduite la plus grande circonspection, et d'éviter sur-tout de se trouver seule avec lui.

CHAPITRE VI.

Rosenthal se disposoit à se rendre chez madame Lang pour combattre de nouveau les scrupules de Sophie, lorsque Caroline éplorée entra, et lui remit la lettre de congé que lui avoit laissée la Comtesse. Edouard, à cette nouvelle, resta comme frappé de la foudre. Revenu à lui, il sortit, espérant recueillir des renseignemens. A peine fut-il parti que le Chevalier survint, et trouva Caroline, qui l'instruisit de la fuite de madame de Listenai.

Caroline étoit jolie; en ce moment ses yeux noyés de larmes, le désordre de sa toilette, ce charme, en un mot, que la douleur ajoute à

la beauté, la rendirent intéressante aux yeux du Chevalier, et cet homme immoral conçut le double projet de l'immoler à ses desirs et d'en faire l'instrument de la perte de la Comtesse. Il mit tous ses soins à consoler cette femme affligée et à gagner sa confiance. Il lui promit de la placer dans une maison honnête, et la logea, jusqu'à l'accomplissement de ses promesses, non loin de sa demeure. Chaque jour il visita cette infortunée et feignit pour elle le plus violent amour. Bientôt l'imprudente et foible Caroline devint une nouvelle victime de la séduction. Le Chevalier lui promit, avec les plus grands sermens, de l'épouser aussitôt qu'il pourroit rompre ses engagemens avec madame Rosenthal, que l'état de sa fortune lui faisoit une loi de ménager. Il lui persuada facilement

que l'unique moyen d'arriver à ce but étoit de ramener Rosenthal dans les bras de son épouse, en le détachant de madame de Listenai, et il lui fit promettre qu'elle l'aideroit à opérer ces changemens.

Les soins que le Chevalier donnoit à Caroline ne lui faisoient cependant pas négliger Louise : il la pressa de lui donner sa main. « Les rigueurs de Sophie et sa fuite ne vous ont-elles pas suffisamment vengée de Rosenthal, lui dit-il? — Non, répondit Louise, ce ne sont pas là mes conditions. Rosenthal n'est pas malheureux, puisque l'espoir lui reste. Il faut que sa vertu succombe; il faut que la Comtesse, avilie à ses propres yeux, abhorre son séducteur; alors seulement je serai vengée.

Mercour n'étoit pas un scélérat; mais l'égoïsme, qu'il avoit réduit en

principes et dont il avoit fait le mobile de ses actions, lui faisoit une loi de tout sacrifier à sa fortune et à ses plaisirs. Il eut sans doute préféré d'autres moyens pour réaliser ses projets; mais celui-là seul lui restoit, et en pareil cas il n'hésitoit pas. Il connoissoit l'amour de Sophie pour Rosenthal, et l'habitude de vivre avec des femmes corrompues lui faisoit croire que si le triomphe de cet amant étoit retardé, la faute devoit en être attribuée à sa réserve, à ce manque d'une heureuse témérité qui a toujours réussi dans les hommes à bonnes fortunes. Il sentit donc que le manège d'une femme jolie et adroite étoit un auxiliaire indispensable, et qu'il falloit changer les principes de Rosenthal et embrâser ses sens.

Francfort étoit devenu le rendez-

vous de plusieurs Françaises. Madame de Mésanges se faisoit remarquer parmi elles par sa beauté, son esprit, et la licence de ses mœurs. Le Chevalier avoit beaucoup connu cette femme à Paris et la voyoit fréquemment à Francfort. La maison de madame de Mésanges étoit montée sur le plus grand ton, et ce qu'il y avoit de plus brillant parmi les émigrés et les habitans composoit sa société. Malgré ces apparences, des créanciers commençoient à murmurer ; quelques marchands même avoient eu l'impertinence de refuser des fournitures à crédit. Mercour profita de la position de madame de Mésanges pour lui faire entrevoir une ressource assurée dans la conquête de Rosenthal. Cette intrigante, excitée par un tel motif, mit en usage le manège de la co-

quetterie la plus raffinée, et Rosenthal, subjugué par ses sens et par la vanité, se laissa attacher au char de la belle émigrée. Dans la première effervescence de son délire il fit parade de sa foiblesse; ivre d'orgueil et d'amour, il afficha son triomphe aux yeux de tout Francfort. La morale de madame de Mésanges et de sa cour devint la sienne, et il rougit des sentimens dont il s'enorgueillissoit jadis. Le souvenir de Sophie se présentoit quelquefois à lui et troubloit ses plaisirs; mais ses amis, attentifs à prolonger son erreur, lui faisoient bientôt oublier, à force de jouissance et de flatteries, la femme vertueuse qu'il avoit tant aimée.

Peu s'en fallut cependant que l'effet des soins du Chevalier ne fût détruit en un jour. Rosenthal fit un voyage à Offembach; il entendit

parler de la belle émigrée, madame de Vermont; il prit des informations; tous les détails qu'on lui donna le convainquirent que cette dame étoit la comtesse de Listenai. On n'oublia pas de lui parler, mais vaguement, de l'amour de Wild, enfin du séjour de cette Française chez madame Guth. Edouard, enchanté de cette découverte, n'osa cependant pas se présenter devant Sophie; son cœur l'y excitoit; mais le cri de sa conscience retenoit ses pas; il craignoit que la Comtesse ne lût sur son front ses égaremens et son inconstance. Il s'arracha péniblement de ces lieux et retourna à Francfort.

En arrivant il s'empressa de faire part au Chevalier de sa découverte. Pour la première fois il observa combien madame de Mésanges, comparée à Sophie, perdoit de ses char-

mes et de son esprit. Le Chevalier se hâta d'effacer ces heureuses impressions. Les grâces de madame de Mésanges, et sur-tout l'arme puissante du ridicule, étourdirent encore une fois le pauvre Edouard.

Rosenthal ne se trompoit pas en redoutant la présence de Sophie : ses égaremens avoient produit un tel éclat, qu'on en parla à Offembach. Madame de Listenai refusa d'y ajouter foi; mais enfin trop de preuves ne lui permirent plus d'en douter. Elle versa bien des larmes en secret; son cœur fut dévoré de jalousie et de dépit; mais bientôt appelant la raison à son secours, elle rougit de sa foiblesse, et fut plus que jamais confirmée dans la résolution de ne plus voir l'auteur de ses maux.

CHAPITRE VII.

Le chevalier de Mercour, persuadé que Rosenthal étoit suffisamment corrigé de ses gothiques préjugés, voulut mettre la dernière main à son ouvrage. « Eh bien! lui dit-il un soir chez madame de Mésanges, les charmes de la maîtresse de cette maison vous ont donc fait entièrement oublier la Comtesse? » Un soupir fut la réponse de Rosenthal. « Ah! mon ami, que n'avez-vous mieux suivi mes conseils, vous seriez aussi heureux que l'aimable neveu de madame Guth. — Que dites-vous, Chevalier? Quoi! ce Wild..... — Est l'amant heureux de madame

de Listenai. — C'est une infâme calomnie! — Cela se peut; mais pour éclaircir tout cela, allons demain prendre des informations à Offembach même. — C'est une calomnie, vous dis-je, et cette démarche seroit une injure faite à Sophie. — Au surplus, mon cher Rosenthal, ce sera une promenade que nous aurons faite, et je serai ravi de pouvoir donner un démenti aux médisans. » Le Chevalier finit par l'emporter, et le lendemain le voyage à Offembach eut lieu.

L'amour de Wild pour la Comtesse étoit connu de toute la ville. Pour éloigner les concurrens, il avoit dit, d'un air de mystère, et en demandant le secret, que la belle émigrée n'étoit pas cruelle. C'est dans cette opinion que Rosenthal trouva tous ceux qu'il interrogea à

Offembach. Le changement de conduite de Wild, ses assiduités chez sa tante, son attention à suivre Sophie aux promenades et à l'église, ses confidences, rien ne fut oublié, le tout accompagné de commentaires remplis de malignité. Ces propos, que le malheureux Edouard entendit dans plusieurs maisons, ébranlèrent fortement sa confiance dans la vertu de Sophie; il se décida à se rendre chez madame Guth pour sortir de sa cruelle incertitude.

Le Chevalier l'arrêta, et lui fit entendre qu'une pareille visite ne le conduiroit point à son but; qu'il seroit plus sûr d'observer les démarches de madame de Listenai et de l'homme qui publioit aussi hautement ses faveurs. Rosenthal se rendit à ces raisons, et ils allèrent s'établir dans une hôtellerie presque

vis-à-vis la maison où demeuroit Sophie. Là, l'amant de madame de Listenai eut la douleur d'entendre répéter tout ce qu'on lui avoit déjà dit d'injurieux sur le compte de cette femme infortunée. On ajouta même qu'elle étoit une intrigante, qui se servoit adroitement du masque de la vertu pour subjuguer madame Guth et s'assurer une place dans son testament.

Le soir ils se placèrent au rez-de-chaussée, de manière à pouvoir observer tout ce qui entreroit ou sortiroit de la maison où demeuroit Sophie. La rue étroite et éclairée par la lueur de la lune, facilitoit leurs observations.

A neuf heures ils aperçurent un jeune homme qui, se glissant le long des murs avec précaution, fit un signal, et fut introduit mystérieusement chez madame Guth. Ils at-

tendirent une heure entière, qui fut un siècle pour l'impatient Rosenthal. Enfin l'inconnu reparut, suivi d'une femme que sa tournure et le son de sa voix firent facilement reconnoître. « Adieu, dit Sophie à ce jeune homme en l'embrassant tendrement; espérons que le jour où nous serons réunis pour ne plus nous séparer n'est pas éloigné. » Rosenthal, entendant ces mots, ne fut plus maître de sa fureur, il s'élança dans la rue et poursuivit cet inconnu, qui parvint à se soustraire par la fuite.

Cet événement acheva de persuader à Rosenthal que madame de Listenai n'étoit qu'une femme ordinaire : il la desiroit toujours avec passion, mais l'estime n'étoit plus le principal élément de cet amour. « Le bruit de vos infidélités, lui dit le Chevalier, est sans doute parvenu

jusqu'à madame de Listenai ; elle s'est crue abandonnée, et le dépit a fait triompher vos rivaux. Mais ce qui me console, c'est que ce remède, tout violent qu'il est, vous a guéri d'un sentiment qui faisoit votre malheur, et du ridicule respect que vous aviez pour les vertus *sublimes* de la *céleste* Comtesse. — Il est vrai, répondit Rosenthal, que j'ai cessé d'aimer *cette femme* ; mais j'avoue que je donnerois tout au monde pour avoir un entretien avec elle ; car.... si mes yeux n'avoient été témoins.... — Ah ! ah ! interrompit le Chevalier, la cure n'est pas complète ; je vois que vous ne trouverez votre guérison que dans les bras de l'infidèle. Mais il n'y a qu'un moyen, il faut l'enlever. » Rosenthal saisit avidement cette idée ; son orgueil savouroit d'avance le

plaisir de pouvoir se venger par le mépris de celle qu'en secret il aimoit encore.

Pendant que Rosenthal et le Chevalier s'occupoient de ce projet, Sophie, ignorant les dangers dont elle étoit menacée, et les odieux soupçons que Wild avoit répandus sur elle dans Offembach, vivoit plus retirée que jamais, et ne sortoit que pour visiter les asiles de la pauvreté. Dans ces visites, elle s'attacha particulièrement à une veuve âgée, dont les malheurs et la misère avoient excité sa compassion. La pauvre Catherine, veuve d'un ministre luthérien, avoit perdu dans l'espace d'un mois sa fille et son gendre, et se trouvoit chargée de leurs trois enfans en bas âge, sans autre ressource que le produit de son travail. Sophie visitoit souvent cette infortunée, la

consoloit, lui donnoit tous les secours qui dépendoient d'elle, et adoucissoit ainsi par la bienfaisance le pénible sentiment de ses maux.

Un matin Sophie, selon son usage, s'approcha du lit de madame Guth, pour lui donner la première le baiser du matin. Quel affreux spectacle frappa sa vue! Sa bienfaitrice étoit étendue et privée de la vie! Une attaque d'apoplexie avoit terminé les jours de madame Guth. Madame de Listenai jeta un cri d'effroi et tomba sans connoissance sur ce lit de mort. Wild survint et la fit porter dans son appartement. Ce misérable se conduisit d'abord envers l'inconsolable Comtesse avec toute l'apparence du respect; mais aussitôt qu'il se fût assuré que le testament de sa tante laissoit l'héritage à Néthieure, et à lui l'usufruit,

ces égards disparurent ; un ton d'arrogance les remplaça, et il ne dissimula plus ses desirs et son espoir.

Madame de Listenai sentoit tout le danger de sa situation ; mais elle ne savoit où se réfugier. Ses lettres au prince de C*** et aux amis de son époux avoient resté sans réponse. Dans cette perplexité, et ne pouvant s'arrêter à aucun parti, elle résolut de quitter dès le lendemain la maison de madame Guth, devenue celle de Wild.

Le soir même, Wild lassé et irrité des mépris de Sophie, résolut d'assouvir son infâme passion, et renonçant à tous les ménagemens, il expliqua clairement ses intentions à la Comtesse, en la menaçant, en cas de refus, de l'expulser honteusement de sa demeure. Un geste de mépris fut la seule réponse de ma-

dame de Listenai, qui s'occupa sur-le-champ à rassembler ses effets. Quel fut son effroi, en voyant qu'on lui avoit enlevé le fruit de ses épargnes. C'étoit là que l'attendoit l'infâme Wild; il espéroit la faire succomber en la plaçant entre la misère et le déshonneur. « Eh bien! Madame, lui dit-il, votre paquet sera-t-il bientôt fait? Je vois votre embarras, ajouta-t-il avec un sourire affreux, vous êtes sans le sou; mais je suis bon, et je consens à oublier vos cruautés, à assurer un sort à vous et à votre fille si.... — O le plus méprisable des hommes! s'écria la Comtesse, rends-moi ce que tu m'as dérobé, ou je vais te dénoncer aux tribunaux protecteurs de la veuve et de l'orphelin. — Que dites-vous, Madame? on vous a volé?.... de l'argent, à vous, qui n'existiez que des charités de ma

tante! » Madame de Listenai sentit que, dénuée de preuves, elle ne pouvoit former aucune plainte. Elle prit son enfant dans ses bras et se leva pour sortir. Wild furieux la conduisit brutalement à la porte en l'accusant tout haut de vol et d'infidélité.

CHAPITRE VIII.

Il faisoit nuit, le vent étoit froid, et la pauvre Lolotte pleuroit et trembloit. Sophie, ne sachant où aller, entra, quoique sans argent, dans l'auberge vis-à-vis la maison qu'elle venoit de quitter. Une société de jeunes gens y soupoit; quelques-uns d'entre eux qui se trouvoient dans le vestibule, voyant à cette heure une jeune femme se présenter seule et à pied, la prirent pour une aventurière, et la traitèrent en conséquence. Sophie se débattoit entre les bras de ces insolens, lorsqu'elle entendit la voix de Rosenthal. Elle redoubla ses efforts, par-

vint à se dégager, et s'élança dans la rue, où elle se trouva de nouveau dans une profonde obscurité, et sans abri contre la rigueur de la saison.

Sophie s'éloigna rapidement sans avoir un but arrêté. Ses pas la conduisirent machinalement chez la pauvre Catherine, l'objet de sa compassion et de sa bienfaisance. Lorsqu'elle parut, les enfans poussèrent un cri de joie et entourèrent le lit de leur aïeule en lui disant : « La voilà ! la voilà ! » Madame de Listenai s'approcha de Catherine, qui étoit malade et alitée. « Ah ! Madame, lui dit la pauvre veuve d'une voix affoiblie, que le ciel vous envoie à propos ! je viens de partager entre ces enfans mon dernier morceau de pain.... depuis deux jours je n'en ai pu gagner. — O mon Dieu ! dit Sophie, en se laissant aller à demi-morte sur

un vieux fauteuil ». Elle resta ainsi quelque temps anéantie, jusqu'à ce que, rappelant ses forces et ses idées, elle fit part à Catherine de son affreuse situation. « Que la volonté de Dieu soit faite, dit la malade; je ne puis croire qu'il vous abandonne. »

Madame de Listenai engagea les enfans à se coucher. Pour elle, tenant sa fille sur ses genoux, elle passa la nuit dans la plus cruelle anxiété. Le lendemain, le premier mot des enfans fut : Du pain ! et Lolotte, presque engourdie de froid, élevant ses petites mains vers sa mère, s'unit à ces infortunés. « Non, mon enfant, dit Sophie en la déposant sur le lit de Catherine, non tu ne mourras pas de faim ! »

Elle sortit aussitôt pour se rendre chez une dame, la seule personne

de ses connoissances dans cette ville qu'elle sût être en état de venir à son secours. Elle se présenta, la rougeur sur le front et la mort dans le cœur. On l'écouta froidement et on l'éconduisit avec un air de mépris. L'infâme Wild avoit répandu partout l'accusation de vol contre l'infortunée Sophie. Désespérée et n'envisageant que sa fille, elle alloit implorer la compassion du premier venu, lorsqu'elle se vit entourée de personnes qui la montroient au doigt et répétoient les calomnies du scélérat.

Quelle journée pour la comtesse de Listenai ! Un des enfans sortit pour mendier ; mais le froid et la pluie l'obligèrent de rentrer, et il ne rapporta qu'un morceau de pain qui ne fut que très-peu de chose pour tous. Un sombre désespoir em-

para de Sophie; immobile, tenant sa fille dans ses bras, elle passa des heures entières sans verser une larme, sans prononcer un mot; elle paroissoit avoir perdu toute sensibilité. La malade prioit pour sa bienfaitrice; les enfans trembloient de froid et sanglotoient..... Quel tableau!...

Insensiblement sa tête s'exalta, une fièvre ardente alluma son sang; elle prit Lolotte dans ses bras, et sortit précipitamment de la maison. Il tomboit une pluie froide et abondante, elle ne la sentoit pas. Elle parcourut ainsi quelque temps les rues solitaires d'Offembach, mais elle paroissoit vouloir se rapprocher de la rivière. Tout-à-coup une lumière brille devant elle, elle entend le son de plusieurs voix. « Au nom de l'humanité, s'écrie-t-elle! — Dieu!

c'est Sophie, s'écrie Rosenthal en la recevant évanouie dans ses bras. »

Rosenthal étoit venu à Offembach avec une société de jeunes gens. Une fête servoit de prétexte à ce voyage, qui n'avoit d'autre but que l'enlèvement concerté avec le chevalier de Mercour.

Edouard prit la Comtesse dans ses bras, un de ses amis se chargea de Lolotte, et la mère et la fille furent déposées dans une auberge. Là on parvint à rendre madame de Listenai à la vie ; mais la fièvre et son délire étoient toujours les mêmes. Rosenthal, étourdi par les fumées du vin, n'étoit pas non plus dans un état bien calme, et ne voyoit dans l'éclat dont brilloient les joues brûlantes de Sophie et dans le feu de ses regards que des signes d'un triomphe prochain. Le désordre de ses vêtemens,

en laissant apercevoir des appas que jusqu'alors il n'avoit pu que deviner, acheva d'embraser ses sens et d'égarer sa raison. La tenant dans ses bras, partageant le sofa sur lequel il l'avoit déposée, Edouard la pressoit contre son cœur, lorsqu'elle ouvrit les yeux et donna quelques signes d'un retour à la raison.

« Ma fille! dit Sophie, où est ma fille! — Elle respire, on a soin d'elle, et bientôt vous la verrez. — Barbares, continua-t-elle, hommes cruels et méchans!... Leur âge, leur innocence n'ont pu les attendrir, ils sont expirés de froid et de faim! — Sortez de votre erreur, Sophie, je vous le répète, votre fille va vous être rendue. — Qui parle de ma fille? reprit la Comtesse d'une voix plus animée. — Votre ami, celui qui bientôt la conduira dans vos bras. —

Vous me la rendrez ! Ah ! Monsieur, tout mon sang ne sauroit payer ce bienfait... Oh ! je vous en prie, ne trompez pas une mère infortunée, rendez-lui son enfant, et mettez à ce service le prix que vous voudrez. — Je ne veux qu'obtenir votre amour. »

Tant d'émotions avoient épuisé de nouveau les forces et égaré la raison de Sophie. Elle se laissa aller dans les bras d'Edouard, qui, troublé par une double ivresse, prit ce mouvement involontaire pour un consentement à ses desirs. Il la presse contre son sein, la couvre de baisers ; le délire de Sophie lui fait croire ses transports partagés, l'illusion est complète et l'infortunée, flottant entre la vie et la mort, devient victime d'un égarement réciproque. Rosenthal, comblé de joie et de plaisirs,

veut tomber aux genoux de la Comtesse et lui jurer un amour éternel; mais un tremblement général, une violente contraction de nerfs viennent la saisir et le forcent d'appeler du secours.

La nuit et une potion calmante rendirent un peu de tranquillité à la malade. Rosenthal profita de cette heureuse circonstance; il fit placer madame de Listenai et Lolotte dans sa voiture, et les conduisit à Francfort. La nuit suivante fut très-agitée; il la passa toute entière au chevet de Sophie, dans de mortelles angoisses. Pendant trois jours entiers l'état de la Comtesse fut très-alarmant; le quatrième jour une crise terrible, mais salutaire, fit cesser le danger. Bientôt se trouvant beaucoup mieux, elle regarda autour d'elle avec étonnement. Le médecin étoit seul au-

près de son lit. Elle demanda sa fille, l'embrassa tendrement et l'arrosa de ses larmes. Alors on ne douta plus de son retour à la raison.

Cependant elle avoit à peine un souvenir confus de ce qui s'étoit passé depuis plusieurs jours. « Où suis-je, dit-elle au médecin, qui m'a conduite ici? — Vous êtes à Francfort, Madame; vous avez été bien mal; j'ai été assez heureux pour que mes soins vous rendissent à la vie. — Je vous remercie, Monsieur, des bontés que vous avez eues pour une infortunée qui ne peut vous offrir que sa reconnoissance. Aidez, je vous prie, ma mémoire affoiblie. N'ai-je pas été honteusement poursuivie et chassée comme une infâme? N'ai-je pas vu la pauvre Catherine, ses enfans et ma fille mourant de froid et de faim? Quelle main secourable

m'a arrachée de cet abîme? — C'est M. Rosenthal. — Rosenthal! reprit la Comtesse dont une vive rougeur colora le visage; j'avois cru qu'il m'abandonnoit aussi. Ah! Docteur, j'ai fait un rêve affreux!... Mais pourquoi ne le vois-je pas? pourquoi veut-il se soustraire à ma reconnoissance? »

Rosenthal fut appelé. Sophie lui tendit la main avec un sourire enchanteur. — Edouard, lui dit-elle, l'amour maternel l'emporte, et je me réfugie avec ma fille auprès de vous. — Jamais, répondit Rosenthal abusé par cet accueil, Sophie ne se repentira de sa confiance et de ses bontés; elle ne doit pas craindre qu'un amour tel que le mien s'éteigne aussi promptement. — Quel langage! reprit Sophie; oseriez-vous abuser de mon état? l'asile que vous

accordez à une mère infortunée ne doit-il pas en faire un objet sacré pour vous? — Quoi, avez-vous oublié, ou vous repentez-vous déjà d'avoir couronné ma constance; la vôtre seroit-elle déjà fatiguée? J'ai juré dans vos bras d'être à jamais votre protecteur, le père de votre fille, je tiendrai ma parole, et vous... — Ciel! s'écria Sophie, quel trait de lumière!... ce songe!.... » Elle ne put achever; et tomba sans connoissance dans les bras de Rosenthal aussi surpris qu'effrayé.

— Le médecin accourut à ses cris; il vint à bout, par ses soins, de rendre la Comtesse au sentiment; mais son état n'en fut pas moins affreux. La vue de Rosenthal lui arracha un cri d'horreur; la tête ensevelie dans ses draps, elle refusoit tout secours, et repoussoit même sa fille avec un

mouvement convulsif. « Sauvez-la, sauvez-la, dit Rosenthal en pressant les genoux du médecin, rendez-la-moi et prenez tout ce que je possède. »

La vérité commençoit à luire aux yeux de Rosenthal ; il trembloit d'arrêter sa pensée sur l'innocence de Sophie, et sur sa cruauté envers elle. Pour se distraire et en même temps trouver quelques consolations, il se rendit chez le chevalier de Mercour, et y rencontra Caroline. « De grâce, Mademoiselle, lui dit-il, courez auprès de madame de Listenai ; votre présence, peut-être, la calmera. — Où est-elle, s'écria Caroline, et quel nouveau malheur la menace ? — Hélas! dit Rosenthal, nous devons trembler pour ses jours, et peut-être..... devez-vous voir en moi son meurtrier. Ah! Chevalier, n'en doutez plus, Sophie n'a pas cessé d'être

la vertu même; la calomnie a terni sa réputation, mais la pureté de son cœur est toujours la même; les apparences nous ont trompés. Cruelle erreur! Et moi, j'ai pu profiter du délire où l'avoit jetée une fièvre brûlante pour sacrifier cet ange de vertu. Oui, je le dis en frémissant, mon erreur causera sa mort. — Que dites-vous? s'écria Caroline; quoi! trompé par les apparences, vous avez osé.... O Dieu! c'est donc moi..... — Le Chevalier voulut l'interrompre; Rosenthal lui imposa silence et conjura Caroline de s'expliquer. — Non, s'écria celle-ci, aucune considération ne peut m'arrêter. O ma bienfaitrice! que ne puis-je te rendre la vie aussi facilement que je puis rétablir ta réputation. C'est moi, Monsieur, que vous avez vue entrer mystérieusement chez Sophie;

je portois les habits de votre sexe ; c'est moi qu'elle a embrassé, que vous avez vue sortir, que vous avez poursuivie ; c'est moi, en un mot, qui ai assassiné madame de Listenai. — Je commence à saisir la trame du plus odieux complot, dit Rosenthal avec indignation. Chevalier ! c'est vous que j'accuse ! tremblez si j'ai deviné... Répondez, Caroline ; n'est-ce point là le scélérat qui, abusant de votre inexpérience, vous a conseillé cette horrible trahison. — Non, non, s'écria la trop foible Caroline, ce n'est pas lui. »

En ce moment Louise parut ; elle accouroit triomphante pour féliciter le Chevalier. Après avoir joui un instant en silence de la vue du désespoir de Rosenthal : « Enfin, s'écria-t-elle, j'ai atteint mon but ; cette vertueuse femme est donc hu-

miliée ! Mercour, devenez mon époux, vous avez bien mérité cette récompense. » Le Chevalier, pâle, tremblant, n'osoit ni lever le yeux, ni répondre. « Son époux ! s'écria Caroline ; ah ! malheureuse ! Eh ! qui sera le père de mon enfant ? Monstre, achève ton ouvrage ; et puisque toutes les femmes doivent être les victimes, prends aussi ma vie. »

Ce nouvel incident remplit d'indignation Rosenthal et Louise. « Il me trompoit aussi, dit Louise : heureuse découverte qui m'éclaire à temps sur la démarche que j'allois faire ! — Tout est perdu, dit le Chevalier, avec une fureur concentrée. Monstre exécrable, ajouta-t-il, en dirigeant un pistolet vers Caroline, tu as détruit toutes mes espérances ; meurs... » Louise se

précipita sur lui et le désarma, mais si malheureusement, que le coup partit et atteignit le Chevalier, qui dit en tombant : « Ah! Louise, devois-je mourir de votre main! » Son valet-de-chambre accourut au bruit, entendit ces dernières paroles : « Applaudis-toi, dit Louise à Rosenthal, voilà ce qu'ont produit ton égoïsme et ton obstination! — Oublions nos cruels différens, répondit Rosenthal, et hâtez-vous de fuir. Les apparences sont contre vous ; laissez au temps et à vos amis le soin de vous disculper. » Louise sentit la justesse de cet avis ; elle se jeta dans une chaise de poste et se rendit à Mayence.

Rosenthal acheta au poids de l'or le silence du valet, seul témoin de ce tragique événement, et la mort du Chevalier passa pour un suicide.

Caroline, mourante d'effroi, fut transportée dans son appartement, où elle expira quelques heures après, en mettant au monde un enfant qui ne lui survécut pas. Le malheureux Rosenthal, au milieu de ces scènes déplorables, sembloit ne puiser de forces que dans son désespoir.

Le soir il retourna chez madame de Listenai. « Il n'y a plus de fièvre, lui dit le Docteur, mais la raison de la malade est toujours égarée. Le temps et un régime doux pourront seuls la rétablir. »

En effet les jours suivans elle parut plus calme; une profonde mélancolie succéda à l'agitation. Elle demanda de l'encre et du papier; le médecin ordonna qu'on ne la contrariât en rien. Elle témoigna ensuite le desir d'avoir un confesseur;

on en appela un avec qui elle passa une heure. La Comtesse, après le départ du ministre de la religion, parut plus tranquille et moins sombre ; ses regards même reprirent leur sérénité. Le jour suivant, elle prit Lolotte dans ses bras, et se disposa à sortir. « Où allez-vous, Madame, lui demanda une servante française, que Rosenthal avoit placée auprès d'elle ? — Chez madame Lang, répondit Sophie ; qu'on ne me suive pas. » Rosenthal étoit absent ; la domestique, à qui on avoit ordonné de ne résister à aucuns des désirs de la malade, n'osa s'opposer à sa sortie. Le soir, Edouard apprit la disparition de madame de Listenai. Il envoya chez madame Lang ; on n'y avoit point vu la Comtesse. Il fit chercher inutilement par-tout ; et ne sortit d'inquiétude qu'en rece-

vant ce billet que lui adressoit Sophie.

« Rosenthal! vous avez détruit mon » repos; je devrois vous haïr; mais » je sens que je ne puis encore » m'empêcher de vous aimer. Rece- » vez les adieux de celle que vous » n'avez pas craint de déshonorer. » Je fuis, et vais porter ma fille à » Emilie et ma tête aux Français. Je » cours au-devant de la mort; je ne » trouverai la paix que dans son sein. » Vous m'avez perdue, déshonorée, » méprisée... Mais je vous pardonne, » et je prie le ciel de vous pardon- » ner aussi.

» Sophie. »

Ce billet fut un coup de foudre pour Rosenthal. Francfort et ses environs furent parcourus par lui et ses gens, et ce ne fut que le troi-

sième jour qu'il apprit que madame de Listenai s'étoit embarquée sur le Mein pour se rendre à Mayence. Il commanda aussitôt des chevaux de poste et vola sur ses traces.

CHAPITRE IX.

J'étois prisonnier à Mayence, au mois de décembre 1793. Traversant un soir la rue des Cordiers, j'entends une voix foible et gémissante; j'approche, et à la lueur d'un réverbère, je vois auprès d'une maison de mauvaise apparence un enfant qui trembloit de froid et pleuroit. Je le questionne : « Maman, ma pauvre maman ! » fut son unique réponse. Surpris d'entendre cet enfant parler français, j'insiste et l'engage à me conduire vers sa mère : c'étoit au second, ou plutôt dans un grenier. Là je vois, à la foible clarté d'une lampe, une jeune femme à qui la

mort, prête à l'atteindre, n'avoit pas enlevé toute sa beauté. « Ma fille! ô ma fille! s'écrioit-elle dans un affreux délire, pardonne à ta malheureuse mère! O mon Dieu! ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte, daigne recueillir cette orpheline..... rends-lui sa patrie... et des parens... »

Je m'approche, je saisis une de ses mains que le froid de la mort commençoit à glacer. « Le ciel, lui dis-je, vous envoie un ami. — Un ami! reprit-elle, en secouant la tête. » Elle ne put continuer; une légère convulsion accompagnée d'un long soupir, me fit croire qu'elle avoit cessé de vivre. Je m'empressai autour d'elle, mais en vain. J'aperçus sur le lit une miniature: c'étoit le portrait d'un homme d'un certain âge, portant l'uniforme ancien d'officier général français. Lolotte, ou la

déjà deviné les personnages de cette scène lugubre, Lolotte éplorée étoit à genoux devant le lit de sa mère, élevant ses petites mains vers elle, et l'appelant à grands cris. Ému au dernier point d'un pareil spectacle, j'allois sortir et appeler du secours, lorsqu'un jeune homme se présenta, conduit par une vieille femme. « Où est-elle, s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre! »

A la vue de ce jeune homme, Lolotte se leva, courut à lui et lui tendit les bras. « Ah! tu viens enfin, mon ami, s'écria-t-elle; viens appaiser maman; elle est fâchée, car elle ne veut plus me répondre. » L'inconnu, sans faire attention à l'enfant et à moi, s'approche et jette un regard inquiet sur le lit. « Dieux! elle n'est plus! » s'écrie-t-il en reculant d'effroi. Après un moment d'immo-

bilité, il se précipite sur le corps inanimé de la Comtesse, et le couvre de baisers et de larmes.

Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à le faire asseoir sur une vieille chaise. Lolotte vint se placer sur ses genoux, et lui demanda en pleurant s'il étoit donc aussi fâché contre elle. « Eloigne-toi, s'écria Rosenthal; fuis, ne m'approche pas; je suis l'assassin de ta mère! »

Interdit et douloureusement frappé de cette scène extraordinaire, je m'adressai à l'hôtesse pour la prier de faire avancer une voiture. A peine eus-je donné ces ordres, que Rosenthal, se levant avec feu, s'écria: « Qui? moi! sortir de ces lieux où la vertu vient d'expirer sous les coups du crime! Non, non, je veux y finir des jours qui me sont devenus odieux, je veux y attendre la mort auprès des

restes déplorables de la plus vertueuse et de la plus infortunée des femmes ! » Puis serrant Lolotte avec force contre son sein : « O mon enfant ! lui dit-il, tu as tout perdu aujourd'hui.... Mes biens, enfin tout ce que je possede t'appartiendront ; mais jamais je ne pourrai te dédommager de ce que je t'ai ravi. » Alors, se levant avec précipitation, il se jeta de nouveau sur le lit de la Comtesse et y resta sans mouvement. Sur ces entrefaites, l'hôtesse revint suivie du domestique de Rosenthal ; il m'aida à transporter son maître dans une voiture ; j'y plaçai Lolotte, et j'y montai moi-même après avoir donné quelques ordres au sujet de la Comtesse.

Nous descendîmes à l'hôtel des Trois-Couronnes, où logeoit Rosenthal, qui sembloit entièrement anéan-

ti. Je le fis mettre au lit, espérant que le repos le tireroit de cet état de stupeur. Je m'occupai aussi de l'enfant, qui refusoit obstinément tout ce qu'on lui offroit. Elle ne vouloit pas, disoit-elle, manger sans sa bonne maman, qui depuis trois jours n'avoit rien pris. Ce ne fut qu'à force de prières et de promesses que je l'engageai à prendre quelque nourriture et à se laisser conduire au lit. Bientôt un sommeil bienfaisant lui fit perdre le sentiment de ses chagrins, et je me retirai chez moi, l'esprit occupé de ce que je venois de voir et d'entendre.

Dès le grand matin je retournai à l'hôtel des Trois-Couronnes. Quelle fut ma surprise en apprenant que Rosenthal avoit disparu. Cependant je me doutai du lieu où il pouvoit être allé, et en effet, je le trouvai

chez la vieille hôtesse de madame de Listenai, écoutant avec avidité les prolixes récits de cette femme. « Oui, Monsieur, disoit-elle, Madame passa auprès de ma maison, conduisant par la main cette petite fille que vous avez vue ici. Pâle et défaillante, elle s'assit sur notre banc pour reprendre des forces. « Vous n'êtes pas bien, » lui dis-je, entrez chez nous ; nous » ne sommes pas riches, mais notre » maison est propre, et nous vous » l'offrons de bon cœur. » Il pleuvoit à verse ; elle regarda son enfant, et entra en me disant quelques mots en français que je ne compris pas. J'offris à manger à la petite, qui se jeta sur ce que je lui présentai et le dévora. La pauvre dame regardoit sa fille en pleurant ; un instant après elle se trouva mal, et je la mis dans mon lit. Revenue à elle, cette bonne

jeune Française me montra un petit paquet qu'elle avoit apporté, et me fit entendre qu'elle desiroit le vendre et rester deux jours chez moi. Effectivement, elle étoit si foible, qu'il lui auroit été impossible d'aller plus loin. Je la conduisis dans cette petite chambre, la seule dont je pusse disposer. Depuis ce moment elle n'a voulu rien prendre; elle n'a fait que pleurer et parler toute seule. J'ai appelé un médecin, qui m'a dit que cette dame avoit une grande fièvre accompagnée de délire, mais que son plus grand mal étoit une constitution usée par le chagrin, et un cerveau fortement ébranlé par quelque grand malheur. Il doit encore revenir ce matin; mais, hélas! elle n'a plus besoin de son secours, et je crois que Dieu lui a fait une grande grâce de l'appeler à lui; car si la misère est

pénible pour nous, qui y sommes habitués, elle doit être un grand supplice pour ceux qui ont vécu dans l'aisance. J'oubliois de vous dire que ce matin, pendant que j'étois occupée en bas, ma fille est venue m'avertir qu'une dame bien mise montoit dans notre escalier. J'ai couru après elle, et j'ai trouvé cette dame pâle, tremblante, les yeux égarés et pouvant à peine se soutenir. La malade, qui, à ce qu'il paroît, avoit fait un effort pour sortir de son lit, étoit étendue sans connoissance, tenant sa fille dans ses bras. L'étrangère s'est retirée quand elle m'a aperçue, et en s'en allant, elle a prononcé ces mots : « Je suis trop vengée ! » J'ai remis, avec beaucoup de peine, dans son lit, la malade, dont l'état a été considérablement empiré par cet accident.

L'hôtesse avoit cessé de parler, et Rosenthal, qui n'avoit pas même remarqué mon arrivée, paroissoit encore l'écouter. Je le pris par la main et l'engageai à me suivre. Il me fixa un instant en silence, puis me dit avec un profond soupir : « Oui, sortons, je suis mal à mon aise ici. » A peine eûmes-nous fait quelques pas dans la rue, qu'il s'arrêta brusquement, et me fixant de nouveau : « Qui êtes-vous ? me dit-il, et où me conduisez-vous ? — Je suis français, je partage vos peines, et je veux vous conduire à Francfort. — A Francfort ! Non, Monsieur, Sophie n'y est plus ; je veux aller en France, où elle m'a écrit qu'elle se rendroit. » Je vis alors que sa tête étoit tout-à-fait dérangée ; cependant il me suivit avec tranquillité jusqu'à son auberge, et je parvins à lui faire pren-

dre du repos et quelques alimens.

Je fis venir aussitôt un médecin à qui je détaillai ce que je savois des causes du triste état dans lequel se trouvoit Rosenthal. Pendant cet entretien survint la femme de la rue des Cordiers, qui, avec les plus grands transports de joie, vint nous dire que la Comtesse n'étoit point morte, comme nous l'avions cru. « A peine m'eûtes-vous quittée, nous dit-elle, que je montai auprès de la Comtesse pour l'ensevelir; quelle fut ma frayeur en voyant que la prétendue morte n'étoit plus dans la position où je l'avois laissée. Je repris cependant courage, et, en l'observant de plus près, j'entendis un léger soupir, qui ne me permit plus de douter de la résurrection de cette dame. »

Malgré les assurances réitérées

de la bonne femme, je regardai ce qu'elle me disoit comme l'effet d'une imagination frappée; cependant je voulus approfondir le fait, et je priai le médecin de m'accompagner. Que nous fûmes agréablement surpris de trouver madame de Listenai rendue à la vie! A notre approche, l'effroi se peignit dans ses regards, elle réunit toutes ses forces pour joindre les mains; elle essaya de parler; mais sa voix trop foible expira sur ses lèvres. Le Docteur mit tout en usage pour la ranimer. Je lui proposai de la faire transporter dans un lieu plus commode et plus sain; il hésita un instant dans la crainte que l'extrême foiblesse de la malade ne rendît un changement de place dangereux. Cependant, après lui avoir fait prendre quelques cordiaux, nous la

fîmes transporter avec précaution à l'hôtel des Trois-Couronnes ; mais elle eut en chemin un évanouissement qui nous fit trembler pour ses jours.

Je témoignai au Docteur le plaisir que me causoit cet événement, qui alloit hâter la guérison de Rosenthal. « Gardez-vous de l'en instruire, me dit-il ; une nouvelle aussi inattendue, annoncée sans précautions, pourroit avoir des suites fâcheuses. Une raison plus forte encore doit vous imposer silence. La Comtesse n'est pas encore hors de danger, et ce ne sera que dans quelques jours que je pourrai répondre de sa vie. A présent le coup est porté ; M. Rosenthal la croit morte : n'allons pas l'exposer au tourment de perdre deux fois celle qu'il aime.

Je cédai à ce raisonnement et je me rendis chez Rosenthal avec le

Docteur. Celui-ci avant d'y entrer fit venir Lolotte; je ne compris pas d'abord son dessein; mais il me l'expliqua lui-même. « Nous devons mettre tous nos soins, me dit-il, à le tirer de cet état d'apathie dans lequel il est plongé. Si je parviens à émouvoir sa sensibilité, si je puis faire couler ses larmes, il est sauvé. » Nous conduisîmes donc Lolotte auprès de Rosenthal, et nous nous retirâmes dans un cabinet voisin; d'où nous pouvions tout entendre et tout observer.

L'enfant courut se jeter dans les bras de son ami, en le priant de la ramener auprès de sa maman. Rosenthal ému lui prodigua les plus tendres caresses, et ne put lui faire comprendre que difficilement que sa mère étoit morte, comme madame Guth, dont Lolotte avoit vu la sé-

pulture. Dans son désespoir il s'écria : « Oui, oui, Sophie, je vais te suivre et me réunir à toi. — Quoi! seul? lui dit Lolotte; que vais-je devenir sans toi, sans maman? — O mon Dieu! reprit Rosenthal; oui, c'est la voix de Sophie que je viens d'entendre.... Elle m'ordonne de vivre pour son enfant, et j'aurai ce courage. Charmante Lolotte, tu resteras auprès de moi; nous pleurerons ensemble; je serai ton père, je t'aimerai comme.... Oh! mais tu me haïras peut-être, et je l'aurai bien mérité! — Moi, te haïr? répondit Lolotte en le pressant de ses petits bras; oh! non, mon bon ami, jamais.... jamais!... » Ici l'attendrissement d'Edouard arriva à son comble; il serra cette aimable enfant dans ses bras, et un torrent de larmes coula de ses yeux.

En ce moment le Docteur me fit un signe et j'entrai seul. « Monsieur, dis-je à Rosenthal, souffrez que j'emmène cet enfant. — Qui êtes-vous, répliqua-t-il avec humeur, et quels sont vos droits? — Daignez m'entendre, repris-je. » Alors je lui racontai, avec tous les ménagemens possibles, de quelle manière j'avois assisté aux derniers momens de la Comtesse, et je lui laissai entrevoir la nature des services que j'avois rendus à Lolotte et à lui-même.

Il m'écouta avec beaucoup d'attention, et après avoir réfléchi quelque temps en silence, « Monsieur, me dit-il, excusez un malheureux, dont l'esprit, je le vois, a été aliéné par la douleur. » Il n'hésita plus alors à me confier Lolotte, et s'abandonna sans résistance aux soins du Docteur, qui s'avança en ce moment.

Cette scène opéra un mieux sensible; il mangea, et passa paisiblement l'après-midi ; vers le soir il me fit prier de me rendre chez lui ; j'y courus, et, après m'avoir fait asseoir, il me tint ce discours.

« Que de reconnoissance ne vous dois-je pas, Monsieur, pour tous les soins que vous avez donnés à Sophie, à sa fille, et à moi-même! Votre sensibilité, le tendre intérêt que vous nous avez témoigné, vos services, vous ont acquis mon estime et ma confiance, et m'enhardissent à vous ouvrir entièrement mon cœur. L'infortune a besoin des consolations de l'amitié, et moi, misérable, je n'ai point d'amis. Des amis !.... J'osai un jour donner ce nom à des êtres frivoles; je formai avec eux des liaisons auxquelles présida le vice, et dont les suites ont été le déshonneur

et la mort de la plus belle, de la plus estimable des femmes.... »

Ses larmes le forcèrent à s'interrompre un moment.

« Vous saurez tout, Monsieur, continua-t-il; vous me mépriserez avec justice, mais peut-être aussi me plaindrez-vous. Voici des lettres de la comtesse de Listenai; j'y ai joint celles de son amie et les miennes; elles vous instruiront, à quelques particularités près, de l'histoire de cette femme étonnante: lisez les avec attention; demain, un court récit achèvera d'éclaircir les obscurités que cette lecture aura laissées dans votre esprit.

» A présent faites-moi venir cette enfant qui est devenue ma fille: je lui ai fait préparer un lit dans mon appartement; elle ne me quittera plus désormais. Adieu, Monsieur;

je ne vous retiens plus, car vous devez avoir besoin de repos..... Hélas ! l'innocence seule peut l'espérer.... il n'en est plus pour moi sur la terre. — Je m'efforçai de tranquilliser son esprit et d'y ramener un peu de calme. Je me retirai ensuite, brûlant d'impatience de parcourir les manuscrits dont il venoit de me rendre dépositaire.

CHAPITRE X.

J'achevois de lire cette correspondance, lorsqu'on me remit un billet du médecin.

« La Comtesse est sauvée, m'écrivoit-il; volez auprès de M. Rosenthal pour le préparer à cette heureuse nouvelle. »

Je ne perdis pas un instant. Je le trouvai levé; il me fixa d'un air surpris : la satisfaction qui se peignoit dans mes traits l'avoit frappé. « Vous avez sans doute de bonnes nouvelles de votre armée, me dit-il? — Notre armée n'est pas le sujet qui m'intéresse, et j'espère que vous partagerez le plaisir que j'éprouve. » Il se-

cona la tête, puis ajouta : « Je prendrai toujours part à ce qui vous intéresse, mais il n'est plus pour moi de satisfaction. — Je pense différemment : l'objet dont je veux vous entretenir vous intéresse à un point.... — Rien ne m'intéresse plus dans ce monde, je suis mort à tout. — Même au souvenir de Sophie? » Une pâleur subite parcourut ses traits. « Que voulez-vous dire, s'écria-t-il? — Calmez-vous, lui dis-je en m'asseyant auprès de lui, et parlons de Lolotte. Où est cet aimable enfant? » Il me montra un berceau dans lequel elle dormoit. « Elle goûte le sommeil de l'innocence. » Puis il ajouta d'un air sombre : « C'est celui que je ne connoîtrai plus. — La vie est une chose indéfinissable, continuai-je en paroissant ne l'avoir pas entendu, le sommeil, un évanouissement, une

léthargie en suspendent le cours. La léthargie sur-tout ressemble tellement à la mort, que beaucoup d'hommes, par une barbare précipitation, ont été ensevelis vivans dans la terre. » A ces mots Rosenthal jeta sur moi des regards inquiets. « On en a vu des exemples, c'est pourquoi je n'aurois jamais consenti à faire rendre les derniers devoirs à madame de Listenai.... — Est-ce un espoir que vous venez me présenter? — Pourquoi pas? — Ah! Monsieur, de grâce! — Il seroit possible..... — Dieu! — Que Sophie.... Eh bien! si elle vivoit encore? — Elle vivroit!... Ah! mon ami, ce sourire..... cet air de satisfaction.... oui, oui, elle respire. O! providence! » s'écria-t-il en tombant à genoux.... puis se levant, il voulut m'embrasser; mais je le reçus évanoui dans mes bras.

De prompts secours lui rendirent ses sens. Comment peindre son délire et l'ivresse de sa joie? Il pleuroit, pressoit tour-à-tour dans ses bras le Docteur et moi; alloit de nous au lit de Lolotte, de celle-ci à nous; ses discours étoient sans suite, ou plutôt il ne proféroit que des exclamations comme un homme en délire.

Il nous fut impossible de résister au desir qu'il témoigna de voir la Comtesse. Nous le conduisîmes dans un cabinet à porte vitrée, d'où il pouvoit la voir sans en être aperçu. Mais il fallut bientôt l'arracher de ces lieux pour l'empêcher de se précipiter dans la chambre de la malade.

Cependant la Comtesse se rétablissoit sensiblement, et on lui avoit rendu sa fille. L'art du Docteur rétablit sa santé, et la pieuse éloquence d'un ecclésiastique français guérit

son esprit, en calmant sa conscience.

Ce fut alors que je concertai avec Rosenthal une petite ruse qui eut le plus heureux succès. Nous parvînmes à imiter assez bien l'écriture d'Emilie et à faire ce billet.

« J'existe encore; je suis auprès » de mes enfans et de ma tante; ac- » cepte, chère amie, ce léger se- » cours de ton Emilie. »

Je me présentai à madame de Listenai, et lui dis qu'avant mon départ pour l'armée, j'avois passé au château de madame de Vergy où j'avois été assez heureux pour voir son amie, qui m'avoit chargé de cette commission.

Cette petite tromperie eut tout l'effet que nous nous en étions promis, madame de Listenai pressa le billet contre ses lèvres, et accepta un don

qu'elle eût refusé de tout autre main.

Quelques jours après, madame de Listenai prétendit se trouver assez bien pour aller à l'église. Le Docteur fit quelques objections; mais elle insista si vivement, qu'il lui permit de se rendre en voiture au couvent de la Visitation. Après avoir fait une courte prière à l'église, elle demanda à parler à la supérieure. Renvoyant ensuite la voiture, elle remit au cocher ce billet pour nous être rendu.

« Mon sort est fixé, mes chers et » bons amis, je reste au couvent de » la Visitation dont la supérieure a » bien voulu me recevoir avec ma » fille. Je compte y consacrer à Dieu » le reste de mes jours. C'est le seul » parti qui me convienne.

» Acceptez, mon cher Docteur, » ce que je joins à ce billet : c'est » une bien foible marque de la re- » connoissance que vous gardera » toute sa vie

» Sophie de Listenai. »

Rosenthal fut attéré, et retourna sur-le-champ à Francfort avec le projet de voyager pendant quelque temps. Avant de partir, il remit au Docteur un écrit dans lequel il racontoit dans le plus grand détail l'horrible complot dont Sophie étoit devenue la victime. Il y plaidoit sa cause avec éloquence, demandoit son pardon, et annonçoit à la Comtesse la résolution où il étoit de voyager. Sophie lut cet écrit non sans verser bien des larmes devant le Docteur. « L'infortuné, dit-elle, qu'il sache que je le plains, et que je lui

pardonne; je le connois, ses remords doivent être affreux. Son cœur étoit fait pour la vertu, des monstres l'ont égaré; mais je suis persuadée que cette funeste leçon ne sera pas perdue pour lui. »

Le Docteur en faisant part de cette réponse à Rosenthal, lui écrivoit : « Tranquillisez-vous, madame de » Listenai ne se fera pas religieuse; » tout espoir ne peut être perdu ni » pour elle ni pour vous. »

Quelques semaines après ces événemens, la reprise des lignes de Wissemburg, et la défaite de l'armée autrichienne forcèrent les ennemis à retirer de Mayence les prisonniers français. Nous fûmes en partie conduits à Magdebourg. Après six mois de séjour dans cette ville, l'heure de la liberté sonna, et le traité de Basle ouvrit la porte de nos

prisons. Je louai à Magdebourg une voiture et partis pour Francfort, voyageant à petites journées pour mieux observer le pays.

Le dernier jour, nous nous arrêtâmes pour dîner dans un beau village à quelques lieues de Francfort. En attendant le repas que l'on préparoit, je voulus faire une promenade à l'ombre d'un bosquet que j'avois remarqué en arrivant, et dont la beauté m'avoit frappé. J'errois depuis quelques minutes dans cette riante solitude, lorsque je vis venir à moi un enfant qui me sourioit et me tendoit les mains en poussant des cris de joie. Je reconnus Lolotte, et bientôt j'aperçus madame de Listenai s'appuyant sur le bras de Rosenthal. « Je crois pouvoir féliciter deux époux heureux, leur dis-je en approchant ». Le visage de Sophie

se couvrit d'une modeste rougeur, et Rosenthal lui pressant la main, me dit : « Vous avez été témoin de mon désespoir, soyez-le de ma félicité. »

Nous prîmes ensemble le chemin de la maison. Rien de plus agréable que cette retraite entourée de jardins, de vergers et de bosquets dont les murs sont baignés par le Mein. Rosenthal me retint; j'envoyai prévenir à l'auberge que je ne partirois que le lendemain.

Après le dîner, il me conduisit dans ses jardins et me raconta ainsi la fin de ses malheurs :

« Vous m'avez laissé à Mayence disposé à voyager pour faire diversion à mes chagrins. En effet, je partis pour Basle, avec le projet de parcourir l'Italie. Arrivé à Lausanne, quelques amis me décidèrent à séjourner dans cette ville.

» La France étoit alors en proie au carnage et à la destruction. Les plus affligeantes nouvelles nous parvenoient de toutes parts, et je tremblois, en parcourant la liste des victimes, d'y trouver le nom d'Emilie D***. Quelle fut ma surprise d'y lire un jour celui de Louise. Je ne pu m'empêcher de donner quelques larmes à cette femme extraordinaire qui avoit porté mon nom. Peu de jours après je reçus du Docteur une lettre dans laquelle se trouvoit celle-ci :

« Encore quelques heures, et
» celle qui causa vos peines n'exis-
» tera plus..... Depuis long-temps
» mes remords vous ont vengée. Je
» n'étois pas née pour le crime; des
» circonstances extraordinaires, un
» caractère violent, des passions ar-

» dentes m'ont entraînée. Je vais pa-
» roître devant le souverain juge ;
» que vos prières et votre pardon
» m'y accompagnent. Ne rejetez
» pas, Madame, les derniers vœux
» d'une mourante ; acceptez le don
» de sa fortune, foible réparation
» de tant de maux ! »

» LOUISE DE ROSENTHAL. »

» Le Docteur m'écrivoit qu'un testament en bonne forme accompagnoit cette lettre, et que mon ami Verner étoit nommé exécuteur testamentaire. Il ajoutoit que Sophie avoit été extrêmement touchée du repentir et de la fin tragique de Louise, qu'elle avoit fait trois parts de l'héritage, une destinée aux pauvres, la seconde pour son couvent, et la troisième réservée à moi comme héritier naturel de la légatrice.

» Tous les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur se trouvant détruits, je volai à Mayence sur les ailes de l'amour. Je me rendis d'abord chez le Docteur, qui me reçut avec cordialité, mais en qui je remarquai un air sombre qui me parut de mauvais augure. Il m'apprit, avec toutes les précautions possibles, que madame de Listenai, qui s'étoit décidée à ne point prendre le voile, avoit cependant formé la résolution de ne sortir du couvent que pour rentrer dans sa patrie.

» J'écrivis, j'employai mes amis et tous les moyens imaginables pour ramener la Comtesse à d'autres sentimens, ce fut en vain. Je retournai à Francfort, en proie au plus violent désespoir. Je tombai malade, et, indifférent sur mon état, je ne pris aucune des précautions qu'inspire

l'attachement à la vie; je fus bientôt à deux doigts de la mort. Sophie le sut, et supplia le Docteur de venir à mon secours. Cet excellent ami n'hésita pas à se rendre auprès de moi; il me vit, et retourna aussitôt à Mayence. Il dit à madame de Listenai que les ressources de son art étoient impuissantes contre mon mal, et que celle qui le causoit pouvoit seule le guérir. Alors toutes les résolutions de Sophie s'évanouirent, et le soir même elle arriva à Francfort, conduite par Verner et par le Docteur. Il n'est pas en mon pouvoir de vous peindre la scène touchante de notre première entrevue. La présence de Sophie, l'assurance que je reçus d'être bientôt son époux me rappelèrent des portes du tombeau, et agirent plus efficacement que les secrets de l'art de guérir.

» Le séjour des villes étoit devenu odieux à ma Sophie, je cherchai dans les environs de Francfort une retraite agréable; celle-ci lui plut, nous vînmes l'habiter, et depuis un mois je suis le plus heureux des époux. »

Ce fut avec regret que je quittai ce couple aimable; je partis pénétré d'attendrissement et d'admiration pour leurs vertus. Rosenthal, sur le desir que je lui en témoignai, me permit de publier sa correspondance et celle de son épouse; il me la remit avec des notes destinées à former la suite de leurs aventures.

A mon arrivée en France, je trouvai Sainval accablé des infirmités d'une vieillesse prématurée, sans amis, blasé sur toutes les jouissances, et tyrannisé par une maîtresse impérieuse. Je lui parlai de la fin dé-

plorable de son ami, le chevalier de Mercour, il y parut fort indifférent. Il me remit ce qui lui restoit des lettres du Chevalier, et muni de ces matériaux, je formai la collection que l'on vient de lire.

FIN.

56223